N° 803 — Dimanche 21 Avril 1912 — Prix : 15c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE
146, Rue Montmartre, PARIS (2e)

& des Aventures de Terre et de Mer

LES AVENTURES DE « PROPRE A RIEN »

PAR JULES LERMINA.

LIRE DANS CE NUMÉRO.

AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR
par le CAPITAINE DANRIT

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE
par PAUL D'IVOI

CAPITAINE VIF-ARGENT
par LOUIS BOUSSENARD

N° 803 *(Deuxième série).* — N° 1815 *de la collection.*

Journal des Voyages

N° 803. Dimanche 21 Avril 1912.

"Sur Terre et sur Mer" – "Monde Pittoresque" – "Terre Illustrée" – "Mon Bonheur" réunis

Bureaux : 146, rue Montmartre, Paris.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger	3 fr.

SIX MOIS

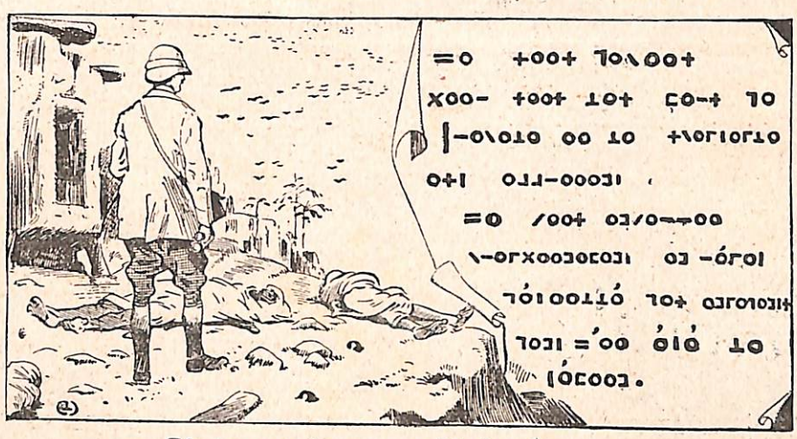
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger	6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en *timbres français seulement*.

NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

PREMIÈRE QUESTION

SIX SEMAINES EN TRIPOLITAINE. — Un reporter parisien, qui suit les péripéties de la Guerre Italo-Turque, adresse à son journal l'intéressant télégramme chiffré que voilà. Nous prions nos lecteurs de nous en faire connaître la teneur. Pour leur faciliter cette tâche, nous leur dirons que les voyelles ont toutes été remplacées par un même signe, tandis que les consonnes sont, au contraire, indiquées par des signes qui diffèrent suivant chaque lettre, le même signe étant répété autant de fois que la même consonne se représente dans le texte du télégramme. — Les mots sont nettement séparés et les accents ou apostrophes sont indiqués sur les lettres ainsi qu'entre les mots où ils doivent exister.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte six questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 Juin 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 6 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser à M. Henri Bernard, service des concours, Journal des Voyages, 146 rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions paraîtront le 14 Juillet.

Il est expressément recommandé de ne joindre, aux lettres d'envoi adressées à M. Henri Bernard, aucun mandat ou bon bon de poste ni aucune correspondance étrangère au concours.

LISTE DES CENT PRIX

1er Prix — UN BON A LOTS DU CRÉDIT FONCIER prenant part à tous les tirages comportant de nombreux lots dont un de CENT MILLE FRANCS.

2e Prix — UN PHONOGRAPHE PATHÉ, à disques, diaphragme à saphir inusable, avec six morceaux choisis.

3e Prix — UNE JOLIE MONTRE PRESSE-PAPIER DE BUREAU nickelée.

4e au 10e Prix — UNE JUMELLE DE THÉATRE, monture nickelée, avec étui.

11e au 20e Prix — UN SUPERBE ALBUM relié, « Le Sang gaulois », grandes compositions d'Édouard Zier.

21e au 30e Prix — UNE JOLIE GLACE trumeau, biseautée, cadre bois sculpté, avec gravure genre ancien sous verre.

31e au 40e Prix — UNE ARTISTIQUE ÉPINGLE DE CRAVATE argent contrôlé.

41e au 50e Prix — UN JOLI PORTE-MONNAIE

51e au 59e Prix — UN ÉLÉGANT CANIF à 2 lames, métal ciselé.

60e au 70e Prix — UN ARTISTIQUE CENDRIER, façon vieil argent.

71e au 80e Prix — UN PÈSE-LETTRES métal bronzé.

81e au 100e Prix — UN JOLI PETIT TABLEAU, sujet sport, encadré et sous verre.

Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du *Journal des Voyages*. Ces tables de matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres français à nos bureaux.

Nos prochains Numéros

Notre prochain numéro, qu'ouvrira une dramatique première page de Conrad, apportera à nos lecteurs de curieux détails sur les pratiques en usage à l'époque des fêtes de Pâques chez les Indiens Pueblos :

Les Fanatiques du Nouveau-Monde

par L. KUENTZ

Dans le même numéro nous publierons un article pittoresque sur *les Pagodes d'Ayuthia* et une jolie collection de photographies illustrant un article de mœurs et coutumes

Au Pays Corse

par Charles GÉNIAUX

Dans le numéro suivant, qui contiendra notre supplément mensuel *Sur Terre et sur Mer* avec ses rubriques habituelles, — géographiques, coloniales et sportives — nous publierons une curieuse description de

La Chasse au Guanaco

par Cornil BART

qu'illustrera une superbe page en couleurs de Beuzon.

Enfin nos numéros de mai, abondamment illustrés, contiendront, pour la plus grande satisfaction de nos lecteurs, nombre d'intéressantes variétés et de captivantes nouveautés.

Notre Carte du Tchad

Nos lecteurs trouveront en dernière page de notre prochain numéro l'intéressante carte du territoire du Tchad que nous leur avons promise. Cette carte, dressée par les soins du colonel Largeau, qui commande actuellement ce territoire, constitue un document géographique de premier ordre.

Ainsi se continue notre œuvre d'enseignement. Tout en apportant chaque semaine à son fidèle public d'intéressantes lectures et des photographies et dessins d'une haute valeur artistique, le *Journal des Voyages* s'efforce de lui faire connaître la géographie des dernières parties du monde demeurées inconnues et que les explorateurs et les voyageurs nous révèlent peu à peu.

PRIME GRATUITE A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Tout abonnement de 3 mois, 6 mois ou d'un an partant du 15 avril ou du 1er mai donnera droit à notre intéressante prime gratuite :

LA VIE ACTIVE, par le Colonel ROYET

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant : *Tous les artifices — Toutes les initiatives — Toutes les énergies — Tous les sports.*

Extrait du Sommaire

Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne.
A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse. Pêche et canotage
Incidents et accidents.
Petits maux, petits remèdes.
Pansement des blessures.
Sachons défendre les autres.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc.

Voir en tête de page les conditions d'abonnement.

Nos Nouveaux Récits

En même temps qu'ils continueront de lire les passionnants romans de Boussenard, de Paul d'Ivoi et du Capitaine Danrit, nos lecteurs, à partir d'aujourd'hui, vont suivre avec un intérêt sans cesse croissant

Les Aventures de "Propre-à-Rien"

par Jules LERMINA

Cet attachant récit, dont les premiers chapitres se déroulent en France, les entraînera bientôt sur l'Océan et jusqu'en Guyane où d'émouvantes et dramatiques péripéties attendent le héros.

L'Ame du Dr Keeps

par Maurice CHAMPAGNE

sera un roman de mystère d'un genre tout différent mais d'un égal attrait. Nous en commencerons la publication au début de l'été et ferons paraître en même temps

Les Survivants de la "Diana"

par William WESTALL

roman d'aventures, traduit de l'anglais, qui complètera à merveille ce brillant ensemble de récits dont le succès prouvera une fois de plus l'excellence des œuvres publiées par le *Journal des Voyages*.

LES AVENTURES DE "PROPRE A RIEN"

par

JULES LERMINA

PREMIÈRE PARTIE
La Révélation

Chapitre I — Sans nom

Hé! Propre-à-rien!... Si tu te dépêchais un peu!... Allons! ouste! fiche-moi le camp!... Mauvais propre à rien! qui ne sait pas même faire une commission!... Niais! Imbécile! Propre à rien! »

Le mot, cent fois et cent fois répété, injurieusement lancé à la face du pauvre gars, s'était attaché à lui comme une tare indélébile si profonde que jamais on ne lui donnait d'autre nom.

Propre-à-rien, tel il avait été depuis son enfance, il l'était à ses quinze ans, il le serait, le resterait toute sa vie.

Et pourtant ce n'était pas un infirme ni un crétin que ce garçon de moyenne taille, aux épaules solides, à la tignasse noire.

Dans l'atelier de l'ébéniste Pierre Vatard, dont les magasins font si belle figure dans la rue de Paris au Havre, Propre-à-rien se tenait bien coi devant son établi, les yeux bleus un peu vagues, les mains peut-être légèrement hésitantes, le dos courbé comme s'il attendait quelque chose, et à tous moments les ouvriers l'interpellaient, le harcelaient, l'injuriaient même, l'envoyant deci de-là, comme un domestique, donnant leurs ordres avec de gros mots que ponctuaient des bourrades peu généreuses.

Car jamais il ne se rebiffait, ayant seulement le visage plus triste et les yeux plus voilés.

Cependant il devait être solide, ce gars qui n'était plus un enfant et dont les mains et les bras semblaient vigoureux.

Pourquoi jamais ne s'était-il révolté? Pourquoi cette patience, cette placidité à toute épreuve que l'on qualifiait de lâcheté?

C'est que réellement, profondément, il était triste et, si jeune, presque déjà dégoûté de la vie... qui n'avait pas été rose pour lui.

Si loin qu'il pouvait fouiller dans ses souvenirs, il apercevait dans une ombre de mélancolie une figure maladive, creusée, désespérée qui se penchait sur son petit lit, le visage de sa mère qui s'identifiait pour lui à un symbole de douleur.

Avait-il eu le temps de la connaître, de l'aimer, d'être aimé lui-même?

Cette apparition si fugitive dans sa mémoire tout à coup disparaissait... il se faisait là dans sa tête un trou, une tache d'obscurité...

Évidemment sa mère était morte... Alors des gens étaient venus, l'un d'eux l'avait emmené... il avait été conduit à la ville voisine et de là embarqué en chemin de fer.

L'homme qui semblait s'être chargé de lui — par pitié, par charité, sans doute — était grand, fort, avec un visage dur et brutal. L'enfant l'avait à peine entrevu, à peine il avait su que c'était un industriel, M. Vatard, fabricant de mobiliers au Havre, que déjà il était emmené à la campagne et confié à la garde d'un paysan, Jérôme Lattet, sorte de brute lourde et massive qui ressemblait à un garde-chiourme.

Il avait été mis au travail des champs, puis de la ferme, successivement garçon de charrue, gardeur de bêtes, spécialisé aux besognes les plus répugnantes, gagnant vingt fois la nourriture qu'on semblait lui jeter comme à un chien.

Eh bien! il eût été prêt à remercier, à aimer ceux qui prenaient soin de lui, mais jamais un mot de bonté, d'encouragement ne venait le toucher, jamais il ne trouvait l'occasion d'une effusion quelconque... il sentait qu'on le traitait en paria, en maudit... Les gamins du village où il était échoué avaient saisi ce vocable insultant et jamais d'un autre nom ne l'interpellaient. Pourtant qu'avait-il fait pour cela?

Il avait essayé de se redresser... en somme, il sentait ses poings solides... il avait cogné. Ah! ç'avait été une autre, une terrible affaire. On s'était jeté sur lui comme sur un loup, on l'avait assommé, roué de coups, et il avait entendu cette phrase qui lui était restée incompréhensible :

« V'là bien de la graine d'assassin! »

Ce nom de Propre-à-rien lui était perpétuellement comme un soufflet, comme une brûlure...

N'avait-il pas d'autre nom, un nom à lui, comme tout le monde... Timidement, comme si c'eût été une mauvaise action qu'il allait commettre, il avait tenté de questionner le rude Jérôme...

Ah! il avait été bien reçu!...

« Ton nom, sale propre à rien! Vaut mieux pour toi n'en pas avoir!... est-ce qu'un propre à rien comme toi a le droit

Reproduction et traduction réservées.

d'avoir un nom, comme les honnêtes gens... Allons ! tais-toi et f...-moi le camp !... ».

Après tout, peut-être n'en avait-il réellement pas... il y avait sans doute, sur la terre, des gens qui s'y trouvaient jetés, comme cela, à la dérive et qui ne méritaient pas un nom à eux tout seuls.

Cependant, quand il avait fait sa première communion — car les époux Lattet eussent trop redouté de compromettre leur salut, en ne prenant pas soin de son âme — il s'était entendu appeler par le curé du prénom de Jacques, tout simplement. Peut-être quelques syllabes avaient-elles été bredouillées à la suite, mais il ne les avait pas comprises... pourtant cela lui avait fait une grande joie... Jacques ! c'était toujours quelque chose... il admettait que le misérable qu'il était n'eût droit qu'à une moitié de nom. D'avoir cela le relevait à ses propres yeux... comme s'il était né à la vie générale, comme si une petite place lui eût été faite dans la société...

Mais sans doute nul n'avait entendu le nom de Jacques. On continua de l'interpeller sous le vocable de Propre-à-rien. Et pourtant il eût été si heureux qu'on l'appelât Jacques !

A douze ans, son sort, tout à coup, avait changé.

Jérôme, un matin, avait donné ordre à sa femme de nettoyer Propre-à-rien, de le débarbouiller à fond, de le vêtir d'une blouse propre, de lui poser sur la tête une casquette décente... puis, sans qu'il reçût un mot d'encouragement ou d'adieu, Jérôme l'avait emmené hors de la ferme et, le fouet passé à son poignet, l'avait fait marcher devant lui...

« Et tu sais, Propre-à-rien ! allonge les jambes ou je tape. »

Le village était à cinq lieues de la grande ville. Il était bon marcheur et s'appliquait à ne pas se laisser distancer par les grandes jambes du paysan qui allait, à longs pas, silencieux, la face mauvaise.

Ainsi ils arrivèrent au Havre.

On enfila la rue de Paris, et quelques instants après, ayant suivi la longue allée intérieure d'une maison pleine de bruit et de mouvement, Jérôme, qui semblait fort bien connaître les êtres, frappa à une porte.

« Monsieur Vatard, voilà le Propre-à-rien !... »

M. Vatard était assis dans un fauteuil, au dossier arrondi, travaillant. C'était un homme de forte carrure, aux cheveux grisonnants, coupés ras, au teint très rouge, avec aux pommettes des taches qui, selon les émotions éprouvées, passaient du violet sombre au carmin presque noir. Complètement rasé.

Les mâchoires larges, proéminentes, dénotant une énergie supérieure.

Au bruit qu'avait fait la porte en tournant sur ses gonds, il avait vivement levé la tête et n'avait aperçu tout d'abord que Jérôme qui, son chapeau à la main, se confondait en salutations. Mais soudain le paysan s'était jeté de côté et avait découvert Propre-à-rien, qu'il poussa en avant d'une bourrade.

« Je vous amène la mauvaise graine, monsieur Vatard, comme vous m'avez commandé de le faire... Aussi bien j'ai été content que vous le réclamiez, car je ne sais plus qu'en faire... Ah ! pour un propre à rien, il est le bien nommé ! »

M. Vatard, qui sans doute avait été surpris, s'était bien vite remis. Un pli dur coupait son front, et ses mains, qu'il avait énormes, se crispaient l'une dans l'autre.

« Ha ! Ha ! fit-il, c'est le petit... Bon, je vous remercie... je m'en vais le placer, comme apprenti, dans mes ateliers... et nous verrons bien s'il restera un propre à rien. »

Il rit bruyamment, d'un rire forcé.

« Ça, c'est votre affaire, dit le père Jérôme. Moi, arrive qui plante, je n'en ai cure. Pourvu que je reçoive le remboursement des frais qu'il m'a coûtés...

— Bien, bien ! nous causerons de ça tout à l'heure... aussi bien, je crois que vous n'avez pas eu à vous plaindre et que vous avez été déjà grassement payé...

— Payé ! Payé ! gronda le paysan. Et puis, vous savez, ajouta-t-il avec un étrange accent dans lequel passait comme une vague menace, faudrait voir à ne pas lésiner... »

M. Vatard tressaillit et plongea ses yeux dans ceux du paysan. Il y eut un moment de silence. Les deux hommes se regardaient bien en face, furieusement, haineusement.

De Vatard, le premier, les traits se détendirent :

« Laissez-moi d'abord arranger l'affaire du petit, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait d'adoucir, et puis on causera finances, à votre satisfaction, soyez-en sûr. »

Il sonna : un employé parut.

« Conduisez cet enfant à Bardier... il sait ce qu'il a à faire. Ah ! à propos, vous vous occuperez de faire établir régulièrement un livret d'apprenti. Je vous fournirai tous les renseignements nécessaires... »

Un instant après, l'enfant comparaissait devant Bardier, le contremaître qui dirigeait les ateliers d'ébénisterie, un grand maigre, aux cheveux roux, au visage maculé de taches de son et qui, durement, lui dit que, par charité, M. Vatard l'engageait comme apprenti...

Il n'avait qu'à bien se tenir. On le connaissait d'avance comme le Propre-à-rien par excellence... mais on en avait maté bien d'autres... et ce n'était pas parce qu'il était le protégé de la patronne qu'il lui serait permis de faire le malin !

Le protégé de la patronne ! Quelle patronne ?... Comment pouvait-il être le protégé de quelqu'un, lui dont personne ne se souciait ?

Le contremaître le conduisit dans l'atelier qui fleurait une aigre odeur d'essence et de vernis :

« Voilà le Propre-à-rien ! dit-il. Tâchez d'en tirer quelque chose... et, vous savez, ne le ménagez pas... »

Et de ce jour, le petit gars avait subi toutes les avanies, toutes les taquineries, voire même les méchancetés dont les hommes sont si souvent prodigues envers les faibles.

Un mot lui trottait par la tête : le protégé de la patronne. Il n'osait pas interroger. Mais il se demandait si jamais cette protectrice inconnue lui accorderait quelque preuve de sympathie.

Un jour, une dame était entrée dans l'atelier, mince, pâle, aux cheveux presque blancs, au visage très doux.

Le contremaître s'était avancé respectueusement : elle l'avait attiré à l'écart, et alors notre gars, qui avait l'œil au guet, avait cru comprendre qu'elle questionnait Bardier : puis elle s'était tournée de son côté et il avait senti ses regards se poser sur lui, avec une expression d'ineffable douceur...

Ç'avait été pour lui comme une sensation de chaleur, si exquise, qu'il avait failli jeter un cri de joie : même il avait envie de sauter de son banc pour courir à elle...

Mais bien vite elle avait quitté l'atelier, et Bardier durement avait rappelé Propre-à-rien à l'ordre...

Et il y avait près de trois ans qu'il était rivé à sa place, recevant à peine quelques enseignements professionnels, cependant arrivant, par dispositions naturelles, à manier habilement des outils.

Seulement on l'appelait toujours Propre-à-rien et quelquefois cela lui faisait beaucoup de peine...

Depuis quelque temps, un nouvel ouvrier était entré dans l'atelier... de ceux qu'on appelle les costauds, les farauds, les sublimes... avec une désinvolture de barrière, un bagout bruyant, parlant trop, sachant tout, et qui du coup avait conquis toutes les sympathies parce qu'il buvait sec et racontait des histoires drôles.

On se demandait bien à voix basse pourquoi un si chic ouvrier avait quitté Paris pour se venir embaucher au Havre ; mais Alcide Trumard, c'était son nom, avait de lui-même donné des explications... une sale histoire... il avait été embêté par son contremaître et lui avait flanqué une volée, là, dans les grands prix...

Il était gai, enlevant ; on n'avait pas insisté.

Il connaissait son métier, dégotait les plus malins : tout de suite, il s'était attaqué à Propre-à-rien, dont, paraît-il, la physionomie n'avait pas l'heur de lui plaire.

Propre-à-rien, provoqué, avait regardé le mauvais gars, et tout de suite, sans qu'il sût pourquoi, un intolérable sentiment d'antipathie s'était imposé à lui : il lui avait semblé que cet homme n'était pas seulement un des blagueurs déjà rencontrés mais un ennemi personnel dont il avait tout à redouter.

Le regard du petit, rivé aux yeux du plaisantin, avait reflété une lueur si violente, si aiguë que malgré lui son interlocuteur s'était senti presque interloqué.

Mais Jacques avait baissé la tête sur son établi, et l'autre bien vite avait retrouvé son aplomb. Il ferait beau voir qu'un morveux comme cela eût la prétention de l'intimider.

Les jours passèrent, sans apporter aucune atténuation à cette méchanceté toujours plus irritante.

Un incident avait encore plus troublé Jacques : un matin, un des ouvriers, qui avait laissé quelques sous dans une petite boîte auprès de ses outils, ne les avait pas retrouvés : qui accuser? Eh parbleu! ce sale crapaud de Propre-à-rien. Accusé en face, il avait protesté, s'était énergiquement défendu, avait prouvé qu'il ne possédait pas un sou vaillant. Mais le soupçon subsistait et les quolibets se faisaient plus cruels et plus insultants...

Propre-à-rien commençait à perdre courage. Que faire? Il songeait à s'aller précipiter la tête la première dans le port. Comme cela on le laisserait peut-être tranquille!...

Pourtant il ne pouvait se résigner à la mort : ce misérable gars aimait la vie qu'il sentait si intense en lui... Ah! si quelqu'un lui avait témoigné quelque sympathie! Comme il l'aurait aimé!

Un jour qu'un inspecteur du travail s'était présenté à l'usine, il s'était fait remettre les livrets des ouvriers et notamment celui de l'apprenti.

Un singulier sentiment s'était emparé de Propre-à-rien : ce cahier couvert de vieux parchemins qu'il voyait pour la première fois l'attirait, l'hypnotisait. L'inspecteur, qui le tenait en main, avait interpellé le petit lui demandant son âge : il avait balbutié, intimidé.

L'inspecteur avait haussé les épaules, avec un rire dédaigneux ; puis, sans plus s'en préoccuper, il avait jeté le livret sur l'établi et s'était éloigné.

Le cahier était à portée de la main de Jacques : une force irrésistible l'attirait; croyant que personne ne le voyait, il étendit la main... n'était-ce pas sur un de ces feuillets que se trouvait le mot de l'énigme qui le hantait depuis si longtemps... le secret de son nom, le nom qui lui appartenait et qu'il ne connaissait pas!...

Mais, au moment où ses doigts allaient le toucher, Alcide, qui le guettait, brusquement s'était jeté sur lui, lui avait saisi le poignet, le meurtrissant sous une pression brutale, puis il s'était emparé du livret et l'avait ouvert d'un coup de pouce...

« Rendez-moi ça! cria Propre-à-rien. C'est à moi! »

L'autre avait lu le premier feuillet et avait eu un léger soubresaut, puis avait regardé avec plus d'attention et une exclamation aussitôt réprimée avait jailli de ses lèvres. Mais à cet instant le contremaître rentra.

L'incident n'eut pas de suite, et encore une, deux semaines passèrent.

Un matin, Propre-à-rien, qui arrivait toujours avant les autres pour remplir ses fonctions de balayeur et de nettoyeur, fut surpris de s'apercevoir que la porte de l'atelier était ouverte.

La clef était placée dans une cachette que lui seul devait connaître.

Il se glissa sans bruit et du premier coup d'œil constata que la porte vitrée du cabinet de M. Bardier était également ouverte.

Que se passait-il donc?

Il étouffa le bruit de ses pas, tout doucement alla vers le vitrage : là il s'arrêta, stupéfait.

Alcide était dans la petite pièce et, à l'aide d'un petit outil d'acier, essayait d'ouvrir le tiroir du bureau, celui où le contremaître déposait l'argent nécessaire à la paie qui justement devait se faire ce jour-là.

Sans réfléchir, obéissant à un élan de rage, le gars ouvrit brusquement la porte et se rua sur Alcide, en criant :

« Ah! voleur! voleur!... »

L'autre, qui se croyait bien seul et sûr de l'impunité, eut un cri furieux et lança son poing sur le gars, en plein visage.

Mais celui-ci, sans souci de la douleur, l'avait saisi à la gorge et de toute la force de ses doigts, de ses ongles le tenait, criant toujours...

« Tais-toi ou je te tue! râlait le misérable.

— A moi! Au secours! Au voleur! » clamait l'autre.

Les ouvriers, qui attendaient devant la porte l'heure juste de l'entrée, se précipitèrent dans l'atelier...

En vain, Alcide essayait de se dégager de l'étreinte furieuse qui lui serrait le cou... il était sorti du bureau, chancelant, les yeux désorbités, se secouant pour le faire lâcher prise.

Les ouvriers s'étaient jetés sur le groupe, et le gars avait été séparé de son adversaire.

« Quoi? Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que tout ce bruit? Cette bataille?... Hé! Propre-à-rien, est-ce que tu deviens enragé? »

Mais lui qui suffoquait de colère hurla :

« C'est un voleur! Un voleur!... Je l'ai surpris qui crochetait le tiroir de M. Bardier... »

Mais Alcide avait vite compris le danger et payant d'audace :

« Ah bien! il en a un culot!... le petit brigand!... C'est lui, lui qui volait...

— Moi! moi! hurla Jacques... C'est trop fort... je vous dis, moi, que je l'ai vu, là, avec l'outil à la main!...

— Menteur! Crapaud! Voleur! Propre-à-rien! hurlait le gredin. L'outil, tenez, le voilà! Je viens de le lui arracher des mains... Alors il m'a sauté à la gorge comme un chien!... »

M. Bardier, qui entendait les clameurs, parut, demandant des explications de son ton brutal et autoritaire...

« V'là, m'sieu! dit Alcide se campant avec arrogance : ce matin, en arrivant, j'ai vu la porte ouverte... ça m'a intrigué... et je suis entré...

— Menteur! menteur! répétait Jacques, les poings crispés, la face en feu.

— Te tairas-tu, sale Propre-à-rien! cria Bardier en lui allongeant une gifle qui faillit le renverser.

— Et alors, continuait Alcide impudemment, j'ai surpris ce mauvais animal qui avec un outil, tenez, ce tournevis-là, essaya de forcer votre tiroir... je l'ai empoigné au collet... il s'est rebiffé... mais il n'en a pas été le bon marchand... je ne l'ai pas lâché... et j'ai appelé les camarades, pour qu'ils constatent le flagrant délit... Pas vrai, vous autres?... »

Les ouvriers approuvèrent de la tête : il leur paraissait que tout devait s'être passé ainsi.

« Sale voleur! » cria Bardier en marchant vers Jacques d'un air menaçant.

Mais le petit gars ne recula pas :

« Vous pouvez m'assommer, dit-il, d'une voix rauque, vous pouvez me tuer... je vous dis que ce brigand a menti... c'est lui qui forçait le tiroir... et c'est moi qui l'ai surpris!... et j'ai appelé à l'aide...

— Pourtant, dit un des ouvriers, c'était la voix du petit qui criait...

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant! reprit Alcide. Je lui bourrais le nez à coups de poing... il gueulait, c'est sûr!... et puis est-ce que vous ne savez pas que ce garnement-là est capable de tout?...

— Je te dis, canaille, que tu es un voleur!...

— Ah! tu te permets de m'insulter, vermine! Eh bien, écoutez tous!... vous allez voir qui dit la vérité... moi, je suis un brave ouvrier, tout le monde sait qui je suis, d'où je viens... j'ai un passé sans tache... tandis que cet ignoble moutard-là, savez-vous qui c'est?... »

Il y eut un silence sinistre : tous attendaient.

« Monsieur Bardier, ce gars-là s'appelle bien Jacques Leverdier...

— En effet... c'est le nom inscrit sur son livret...

— Il est né à Mantes?...

— Oui!...

— Eh bien! renseignez-vous de ce qu'était son père... et vous saurez qu'il est, tout simplement, le fils d'un guillotiné... »

Un cri sortit de toutes les poitrines, un plus douloureux, plus déchirant poussé par le malheureux Jacques qui, comme s'il eût reçu un coup en plein crâne, chancelait et s'appuyait à un établi pour ne pas tomber...

« Ah! vous ne vous rappelez pas ça, vous autres!... le crime de Limay, près Mantes : moi, je suis de tout près de là, de Gassicourt... et j'ai connu ça que je n'avais pas dix ans... un assassinat suivi de vol!... on ne parlait que de ça!... ce Leverdier niait... mais on lui a mis le nez dans son infamie... et le bourreau a travaillé... »

Alors on vit le gars se redresser, pâle comme un mort, et d'un élan, d'une détente instantanée, il se rua sur Alcide... et de ses bras qui semblaient ceux d'un enfant, il le saisit aux épaules, le renversa et s'accroupissant sur lui :

« Canaille! Menteur! avoue que tu as menti! Mon père... mon père!... »

On s'était jeté sur lui : dix bras l'arrachèrent du corps d'Alcide... et le redressèrent. L'un des ouvriers cria :

« Faut écraser ce fils d'assassin, cette graine de bagne... »

D'une secousse d'épaules, il se débarrassa des mains qui le tenaient... il jeta autour de lui des regards fous... puis, tête baissée, il se rua sur le groupe, s'ouvrit un passage et, d'un bond, s'élança dehors...

(*A suivre.*)

JULES LERMINA.

Dans la Caserne de Nankin

Les Femmes soldats en Chine

Voilà du coup les femmes chinoises plus émancipées que leurs sœurs japonaises ou européennes ! Elles ne se contentent pas de réclamer l'égalité avec l'homme, mais elles la prennent. Nous avons déjà vu, dans un précédent numéro du *Journal des Voyages*, les infirmières de la jeune république défilant dans les rues de Shanghaï, en bon ordre, et précédées de drapeaux ; voici maintenant, dans une cour de caserne à Nankin, les femmes soldats. Où est la femme chinoise? Cette mère de famille, qui passait inaperçue dans la société, dont la vie se continuait tranquille et cachée à la maison, depuis sa naissance jusqu'à sa mort? où est la jeune fille chinoise, le lotus d'or, chaste et timide? Tout cela a-t-il disparu? Je ne le crois pas. Tout cela existe encore et existera sans doute longtemps sur la terre de Chine; mais le cataclysme qui vient de s'y produire, le renversement de la dynastie qui vient de s'effectuer, les troubles qui s'en sont suivis ont dérangé un peu les têtes, et nécessairement, comme toujours en pareils cas, développé certains excès.

Femme officier arrivant en djinrikisha au Palais du Gouvernement.

Certes, il était bien que la femme chinoise, imitant sa voisine du Soleil Levant, se fît infirmière et apprît à soulager, dans les hôpitaux et sur les champs de bataille, ceux de ses compatriotes qui luttaient et donnaient leur sang pour la patrie. C'est là une des fonctions souverainement féminines et devant lesquelles la femme d'aucun pays ne recule. Elle s'y sent même attirée par son désir inné de calmer la souffrance. Et il est certain que la Chinoise se montrera aussi dévouée que la Japonaise dont l'éloge n'est plus à faire depuis qu'on l'a vue au milieu des balles dans les plaines de Mandchourie. Chinoises et Japonaises sont même peut-être meilleures infirmières militaires que les Européennes; car, de race jaune et moins raffinées, elles ont moins de nerfs et plus de sang-froid.

Mais si le rôle de l'infirmière leur convient parfaitement, celui de soldat leur va-t-il aussi bien? Le général Tang Chaoyi, à Nankin, ne l'a pas pensé, et il a, tout en rendant hommage au patriotisme de ses jeunes et féminines compatriotes, décliné leurs propositions, ce qui a dû profondément les désoler, car elles avaient déjà revêtu le nouvel uniforme des guerriers chinois, et, comme nos lecteurs pourront s'en rendre compte par les reproductions ci-jointes, elles ont été enchantées de se faire photographier par un Européen. Elles ont fort bonne tournure, d'ailleurs, et respecteront peut-être les avis du général qui leur a conseillé de reprendre la jupe de leur sexe pour soigner les blessés et les malades.

Dans le désarroi où se démène pour le moment le Céleste Empire, c'est une constatation assez curieuse à faire que cette adaptation rapide des deux sexes aux costumes européens; dans les villes du littoral, tous les Chinois quittent la robe de soie pour s'affubler de la redingote et du veston; à Paris, les nombreux Célestes qui y résident ont abandonné leur costume, sauf peut-être ceux qui habitent la Légation; il y a quelques semaines, dans un banquet à l'hôtel Continental donné par la société sino-française, j'ai vu tous les Chinois vêtus à l'européenne, et parmi eux, j'en ai reconnu que j'avais vus, hauts fonctionnaires, en robe de soie pompeuse et bariolée, sur les bords du Yangtseu. C'est que le costume chinois moderne était, comme la natte, une mode imposée par le Mandchou détesté, on le rejette comme on a rejeté la dynastie. Et les petites femmes chinoises de Nankin, vieille capitale des Ming, capitale chinoise pendant tant de siècles, ont voulu aussi protester à leur manière contre le régime du Nord, et n'ont pas trouvé de moyen plus démonstratif et plus efficace que de s'habiller en hommes et en soldats !

Enfantillage, dira-t-on peut-être, évidemment ce n'est pas par les femmes soldats que la pauvre Chine, qui se débat actuellement dans le gâchis et l'anarchie, sera sauvée. Mais il est curieux de voir combien facilement, en Chine, comme en France, l'esprit humain se laisse emporter au souffle de l'imagination. Les amazones chinoises sont convaincues qu'elles sont destinées à de grandes choses. Qui sait ? Le Céleste Empire semble actuellement bien manquer d'hommes énergiques. Serait-il sauvé par une femme ?

JOSEPH DAUTREMER.

Trois amazones dont une en costume civil.

En conversation avec un frère d'armes.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

ooo

La colonne du colonel Magnien donne la chasse aux Senoussistes dans le N.-E. du Ouadaï, en butte aux intrigues d'un Européen légionnaire, Allemand déserteur, Ruchlos, devenu là bas le Cheikh El Qaci. Ennemi mortel du capitaine Frisch qui jadis l'a empêché de ravir la petite Ourida, fille du caïd Hellal, Ruchlos a réussi à faire massacrer l'avant-garde française que commandait Frisch. Celui-ci a été emmené par les Ouled Sliman.

Un aéroplane est envoyé pour le retrouver. A bord, Harzel, le pilote, l'Alsacien Müller et Ourida qui les guide vers le repaire d'Oswald. Mais l'aéroplane est entraîné jusqu'au Nil aux postes aujourd'hui anglais et jadis occupés par la mission Marchand. Les Anglais ne sont pas disposés à marcher contre les Senoussistes et l'aéroplane français va repartir de Fachoda vers le repaire de Kara.

CHAPITRE XIV

A FACHODA (*Suite.*)

Müller, de retour auprès de Paul Harzel, s'occupa d'employer le mieux possible avec lui la fin de la journée; ils avaient à redresser l'axe de l'hélice; à reconstituer les approvisionnements de l'*Africain*... Quand il ne resta plus que ce dernier point à régler, les officiers se trouvèrent en présence d'une quantité d'essence de beaucoup supérieure à celle qu'ils pouvaient emporter, le gouverneur faisant largement les choses, leur avait envoyé 400 litres d'essence et 100 litres d'huile.

— Il est dommage que nous devions en laisser une partie, dit avec regret Müller; car, pour peu que le vent tourne, nous n'en aurions pas trop pour les 1,200 ou 1,300 kilomètres que nous avons à couvrir d'une seule traite.

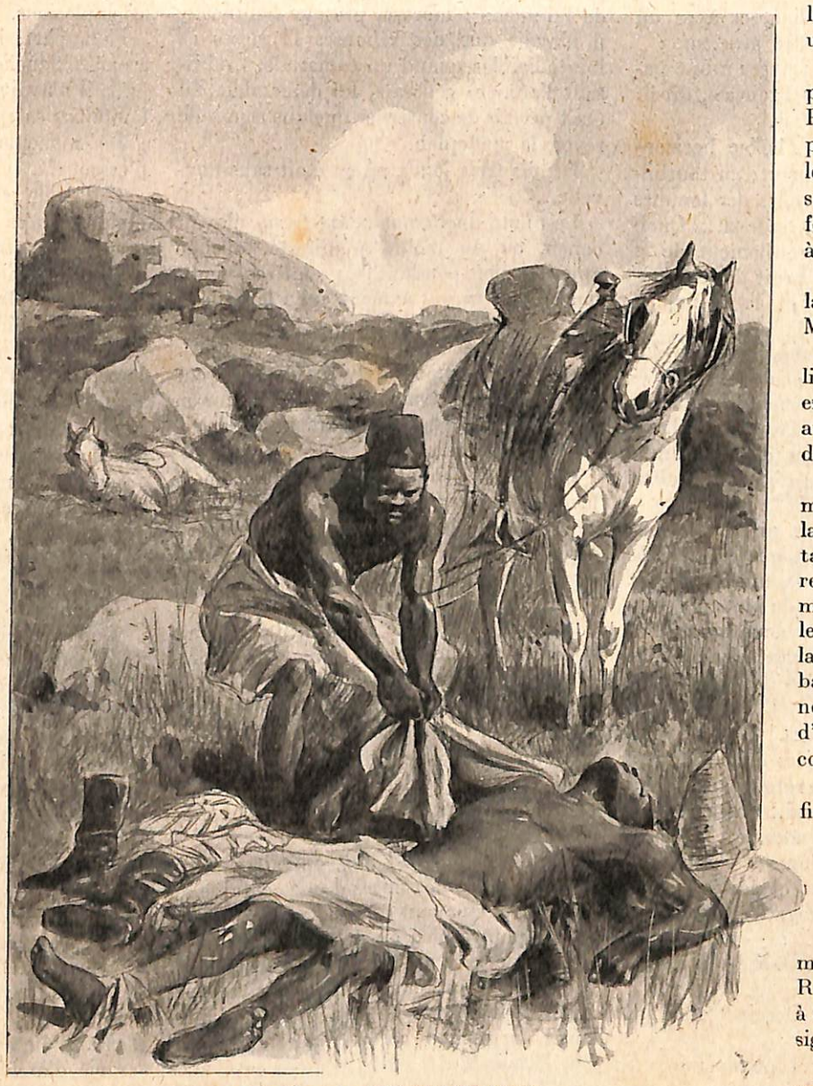
Paul Harzel acquiesça, sans voir toutefois où son camarade voulait en venir.

— Si nous n'étions que deux, reprit Müller, nous pourrions tout emporter.

— Alors...? bégaya Paul Harzel, soudain éclairé sur le sens de la proposition. Tu songerais à abandonner ici Ourida, maintenant que tu connais la position de Kara et que tu n'as plus besoin d'elle?

— Écoute, prononça Müller d'une voix grave; le salut de l'aéroplane avant tout, n'est-il pas vrai? Or, nous vois-tu tomber en pein désert à 100 ou 200 kilomètres de la colonne, faute d'essence?

— Cela n'est pas à craindre! Je te dirigerai avec la plus grande précision, sans faire le moindre zigzag, et, au delà des monts Djila, tu n'auras qu'à prendre de l'altitude pour filer en ligne droite sur le camp...



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Le meurtre n'ayant pas eu de témoins, Chouchane s'était approprié la défroque.
(P. 367, col. 3.)

— Enfin, ajouta Müller, que crains-tu pour elle? La femme de l'aide de camp se chargerait volontiers d'Ourida, j'en suis sûr; ta fiancée trouverait ici tout ce que...

— Je t'en supplie, Müller, protesta le jeune officier d'une voix mal assurée, n'insiste pas. Jamais Ourida ne consentirait à rester seule ici, et Dieu sait où et quand je la reverrais!... La vois-tu réexpédiée comme un colis par le Caire, Marseille, Bordeaux, Dakar, sans protecteur, exposée à une foule d'ennuis, peut-être d'insultes ne connaissant pas notre langue... D'ailleurs, nous l'avons prise comme guide; nous devons la rapatrier; nous en avons pris tacitement l'engagement d'honneur.

— Et si je venais plus tard la rechercher ici, interrogea Müller; ce ne serait jamais que l'affaire de deux jours.

— Le colonel, qui va déjà blâmer notre fugue, ne te permettrait pas de recommencer.

Les sourcils froncés, Müller songeait qu'il devrait imposer sa solution; mais il n'osa pas exciper de son autorité, et le travail se termina sans que les officiers échangeassent une seule parole.

— Encore une nuit à passer dehors, remarqua Paul Harzel, lorsqu'ils reprirent, à la nuit tombée, le chemin du palais, non sans avoir préalablement fermé avec soin le hangar à clé.

— Pourvu que ce soit la dernière! murmura Müller.

Le départ devait avoir lieu sur le quai où un emplacement suffisant avait été complètement dégagé.

Bien que le jour commençât à peine à poindre, la foule, maintenue à distance par des factionnaires, attendait impatiemment l'envol, pendant que les convives du lunch de la veille, montés sur des barques à voile ou des canots à pétrole, frémissaient d'admiration et d'envie contenues.

Tous attendaient avec fièvre l'incomparable spectacle du monoplan repartant à tire-d'aile dans l'immensité des cieux.

Le gouverneur lui-même était là, avec Mrs. Roos; la bonne dame fit à Ourida ses adieux par signes expressifs.

Des mains se tendirent, celles des privilégiés admis dans l'enceinte; puis le gouverneur s'avança pour un dernier shake-hand, au moment où Paul Harzel s'apprêtait à donner le coup de manivelle initial:

— Ne vous manque-t-il rien, messieurs? dit-il à haute voix, comme pour attester devant témoins qu'il avait déféré à tous les désirs des deux officiers.

— Rien, monsieur le gouverneur; nous vous remercions au nom de nos camarades du Ouadaï et au nom de notre chef.

— Et vous n'avez, messieurs, en quittant Fachoda — il appuya sur le mot — au-

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 802.

cune réclamation, aucun vœu à formuler?

Alors Müller se leva dans le baquet où il n'était pas encore assujetti, releva ses lunettes et saluant :

— Une réclamation, monsieur le Gouverneur, non, mais un vœu, oui, si vous le permettez.

— Parlez, monsieur le lieutenant : il est accueilli d'avance.

— Eh bien, permettez-moi de vous demander que ce quai d'où nous partons prenne le nom de Marchand et le jardin où nous avons atterri celui de Baratier. L'Angleterre leur doit bien cela, monsieur le gouverneur, avouez-le.

Sir Charles Roos s'inclina, et avec un sourire qui s'efforçait d'être gracieux :

— Je n'ai rien à vous refuser à une pareille heure, messieurs les Français, dit-il; il en sera suivant votre désir.

Il ne put en dire plus, l'hélice horizontale se mettait en mouvement; un tourbillon d'air fit voltiger les voiles des femmes et aussitôt l'*Africain* se souleva... Quelques secondes après, le ronflement de la grande hélice couvrait le bruit des applaudissements britanniques et le monoplan piquait vers le Nil.

Une demi-heure plus tard, il n'était plus qu'un point à l'Occident et devant lui s'étendait, de nouveau, l'immensité du Marais.

— Le Sobat, signala Paul Harzel, en montrant un grand cours d'eau courant vers les montagnes que les aviateurs avaient entrevues la veille.

Ce nom, lui aussi, était une évocation; c'était par le Sobat, en effet, que le *Faidherbe* la petite canonnière de la mission, avait remonté jusqu'aux pentes du plateau éthiopien, après l'humiliante évacuation de Fachoda : elle gisait, maintenant, abandonnée sur un îlot désert, au pied des montagnes d'Abyssinie, dernier témoin d'un effort surhumain de trois années.

Comme les deux officiers étaient tout à ces réflexions, Ourida, se retournant à demi vers Paul Harzel, lui tendit un petit livre à reliure verte. Tout étonné, le jeune homme feuilleta le volume : c'était une Bible, traduite en arabe, et éditée à Londres en 1910. A l'interrogation muette de l'officier, Ourida répondit :

— C'est l'Anglaise de là-bas qui me l'a donné.

Là-bas, c'était le Fort-Desaix vers lequel cinglait l'*Africain*.

Avant que Paul Harzel fût revenu de sa surprise, la jeune fille lui remit un autre volume de même format à la reliure rouge, sur lequel l'officier lut encore : « Bible, Ancien et Nouveau Testaments », traduction en bambasa...

— Celui-là, dit Ourida, est un cadeau de la dame d'ici; et, du pouce, par-dessus son épaule, elle montrait la direction de Fachoda.

Et Paul Harzel, qui ignorait le zèle propagandiste de certaines sectes méthodistes anglaises, admira que, sans se connaître, sans s'être donné le mot, les deux seules femmes européennes avec lesquelles Ourida avait été en relation se fussent rencontrées dans une pensée aussi originale et aussi touchante.

CHAPITRE XV

OU CHOUCHANE REPARAIT

L'inquiétude était grande dans la colonne Magnien et la prolongation de l'absence de l'*Africain* la faisait tourner à l'angoisse.

Tussaud, par cela même qu'il connaissait mieux les terribles hasards de l'aviation, se montrait particulièrement affecté; l'égalité d'humeur qui le caractérisait avait fait place à une nervosité maladive. Le joyeux Parisien n'était plus que l'ombre de lui-même : morose, presque hargneux, il n'avait que des réponses brusques et inintelligibles quand un camarade, traduisant l'anxiété générale, lui demandait s'il était permis de conserver quelque espoir de revoir le monoplan.

Depuis trois jours, on en était sans nouvelle...

Le pilote du *Commandant-Lamy* n'avait conçu, ou du moins manifesté, aucune appréhension pendant les premières vingt-quatre heures qui avaient suivi le départ, bien qu'il eût fait le guet, attentivement, la majeure partie de la nuit.

— Bah! ça nous arrivera plus souvent qu'on ne croit, avait-il dit. Un aviateur en reconnaissance doit toujours s'attendre à coucher dehors.

Cependant, en attendant l'heure de la levée du camp pour l'étape quotidienne, il se promenait de long en large, bougon, critiquant à tort et à travers, s'arrêtant à chaque instant pour écouter, pour interroger l'espace.

Ni ce jour-là, ni le suivant, il ne devait découvrir à l'horizon le point noir si impatiemment attendu.

A maintes reprises, en cours de route, des soldats, des officiers, avaient eu l'illusion du retour de l'oiseau vagabond et avaient provoqué des à-coups dans la marche en poussant involontairement ce cri :

— Le voilà! Le voilà!

Le *Commandant-Lamy* opérait chaque jour des reconnaissances à une centaine de kilomètres en avant de la colonne. Tussaud aurait poussé bien au delà s'il avait eu la liberté de la manœuvre; mais le colonel, n'ayant plus qu'un aéroplane, lui avait formellement interdit de dépasser cette limite aussi longtemps qu'on n'aurait pas recueilli auprès des indigènes, des caravanes ou des prisonniers, des indications précises sur la direction suivie par l'*Africain*.

Le brave garçon, strict observateur de la consigne, en dépit de ses boutades de gavroche, rongeait impatiemment son frein et, condamné à ne pas aller loin, il se consolait en montant très haut.

Il s'était élevé à des altitudes, enregistrées par son baromètre, qui lui faisaient battre, de haute main, le record des hauteurs au-dessus du continent noir.

A 3,760 mètres, le premier jour, il avait dominé les plateaux d'Abyssinie; il avait vu s'aplatir à l'horizon la chaîne des monts Djila, derrière laquelle il pressentait que ses camarades s'étaient enfuis; il avait embrassé le désert dans un panorama de 300 kilomètres de rayon et, inquisiteur infassable, plané, durant des heures, dans les régions silencieuses où les aigles promènent leur majesté solitaire.

Le camp français lui était apparu comme une microscopique fourmilière, et il était monté encore... monté jusqu'à 4,900 mètres, plus haut que le mont Blanc, presque aussi haut que le Kilimandjaro, le géant africain; monté jusqu'à ce que la respiration manquât à son puissant moteur, parce que l'oxygène de l'air raréfié n'arrivait plus en quantité suffisante pour provoquer les explosions.

Nulle part, il n'avait discerné sur le sol les ailes blanches de l'*Africain* blessé; nulle part, il n'avait découvert dans les brumes lointaines sa silhouette effilée...

Le monoplan s'était-il abattu, faute d'essence?

C'était la seule hypothèse admissible, étant données l'expérience et l'ingéniosité du pilote qu'était Müller : mais alors, il arriverait un moment où le *Commandant-Lamy* retrouverait le fugitif et lui injecterait le précieux liquide qui lui rendrait la vie.

Toutefois, soucieux de ne pas gaspiller la provision d'essence que la colonne transportait avec elle à dos de chameaux, et qui avait, dans cette région désertique, une valeur incalculable, Tussaud ne pouvait prolonger démesurément ses randonnées investigatrices. Il se désespérait de son impuissance, et, le troisième jour venu, il se prit à considérer la catastrophe comme certaine.

Cependant, la colonne avait marché...

Dans la triste certitude d'arriver trop tard pour sauver son avant-garde, le colonel Magnien avait hésité tout d'abord à s'engager dans la région inconnue, infestée de Snoussïa, qui avait été le théâtre du drame, et, après un jour et une nuit de marche forcée, il s'était arrêtée à 28 kilomètres du lieu du massacre.

Mais cet arrêt avait été court : après avoir laissé aux hommes et aux animaux quelques heures de sommeil, le colonel avait donné de nouveau le signal du départ...

Si les appels désespérés du manipulateur du capitaine Frisch et le récit qu'avait fait le pilote de l'*Africain* de la furie avec laquelle les Snoussïa s'étaient lancés à l'assaut du camp ne lui laissaient aucun espoir d'arriver à temps, peut-être pourrait-il, du moins, atteindre l'ennemi dans sa retraite et lui infliger un châtiment sévère.

Le soir même, la colonne arrivait au « camp du massacre », au « champ des martyrs », comme l'appela le colonel Magnien en constatant les abominables mutilations infligées aux blancs par les fanatiques du Cheikh Snoussi.

Le reste de la nuit et la matinée du lendemain furent employés à parachever l'œuvre de fossoyeurs commencée par les chasseurs d'Afrique; à soustraire à la dent des fauves et à la voracité des vautours les restes de ceux qui venaient de jalonner

de leurs corps la voie sanglante et glorieuse de la pénétration coloniale... et lorsque le dernier tertre eut recouvert la dernière victime, en présence de toute la troupe, recueillie sous les armes, l'éclatante fanfare « Au drapeau », salut suprême de la Patrie reconnaissante, fit tressaillir les braves dans leur tombeau.

Le lendemain, informé par ses émissaires de la direction dans laquelle le Cheikh El Qaçi avait effectué la retraite, le colonel Magnien exécutait de ce côté une marche de 45 kilomètres; il repartait au milieu de la nuit, franchissait encore 50 kilomètres, et atteignait les contreforts des montagnes de Djila.

Il n'avait été besoin de stimuler personne pour accomplir ce tour de force. Au spectacle des corps décapités, odieusement mutilés de leurs camarades, une rage froide s'était emparée de tous les soldats de la colonne : chacun brûlait de tirer, coûte que coûte, une vengeance éclatante de cette odieuse boucherie.

Le nom du Cheikh El Qaçi était dans toutes les bouches; nul n'ignorait que sous ce pseudonyme se cachait un déserteur, un renégat, et quand on eut la certitude que le capitaine Frisch était tombé vivant entre ses mains, l'exaspération fut à son comble.

Les officiers, interprètes de leurs hommes, sollicitaient le commandant de la colonne de ne lui laisser ni repos, ni trêve avant que l'on eût rejoint le bandit.

Malheureusement, on était sans indications précises sur la situation du repaire. Si, à ce moment, l'*Africain* avait été de retour, le colonel, exactement fixé sur la position de Kara, se fût engagé sans hésitation dans la gorge étroite qui donnait accès à la « Table », et il eût fait son apparition, le troisième jour, devant la citadelle d'Oswald Ruchlos. Mais le simoun, dont la colonne n'avait heureusement pas trop souffert, parce qu'elle s'était arrêtée pour laisser passer la tourmente, en avait décidé autrement...

Ce même jour, dans l'impossibilité de voler vers l'Est, et ignorant que la colonne se fût rapprochée de 120 kilomètres, les conducteurs de l'*Africain* allaient renouveler leur provision d'essence à Fachoda !

Le camp français était établi sur une pente gazonnée terminée par un escarpement d'une centaine de mètres d'élévation : en avant roulait un oued encaissé qui, à quelques kilomètres de là, au Nord, se jetait dans un cours d'eau plus considérable. A la sortie même de la montagne, une piste courait le long des deux ouadi confondus: mais, avant d'y engager une reconnaissance, force était au colonel d'attendre que Tussaud eût achevé son exploration aérienne.

Or, par une désolante fatalité, le *Commandant Lamy* avait survolé la montagne sans que son pilote eût aperçu le minaret qui avait permis à Ourida de situer le refuge du Cheik el Qaçi. Soit que Tussaud se fût élevé à une altitude d'où le relief de la « Çoumaa » se confondait avec les rochers d'alentour, soit qu'il eût passé à côté sans la remarquer, il n'avait fait aucune observation utile...

Or, au même moment, un peu avant le coucher du soleil, un nègre tout en sueur, épuisé, se présenta aux avant-postes et demanda à parler au grand chef « Sultan el Kbir ».

Il s'exprimait en arabe et prétendait être porteur de graves nouvelles.

Le colonel, assis dans sa tente, donnait au commandant Riffaut des instructions pour le lendemain, lorsqu'on vint lui annoncer cette visite tardive.

— C'est sans doute quelque espion de ce gredin d'Oswald, mon colonel, hasarda le commandant des chasseurs d'Afrique : il veut renouveler le coup qui a si bien réussi avec le capitaine Lancey.

— C'est possible; je ne serais point surpris qu'il nous envoyât ce noir comme guide pour nous égarer plus sûrement dans la montagne.

— Ou nous faire pénétrer, à notre insu, sur le territoire anglais dont nous sommes en ce moment très proches, et provoquer ainsi des complications qui seraient de nature à ralentir ou à arrêter momentanément notre poursuite.

— Hypothèse très vraisemblable : Oswald est un ennemi extrêmement rusé; il sait tout le parti qu'il pourrait tirer d'un pareil incident.

— C'est qu'en effet, en dépit de l'entente cordiale, une violation de frontière ferait surgir d'inextricables difficultés.

— Et ce serait encore moi qui trinquerais, gronda le colonel... Charmante alternative ! Si je laisse impunie l'abominable agression, je serai bon à jeter aux chiens; si je vais châtier le coupable en territoire anglais, je serai le dernier des maladroits ! Sambleu ! conclut le vieux soldat, quel est donc le conventionnel qui, pendant la Terreur, disait que le plus difficile n'était pas de faire son devoir, mais de le connaître? Cette parole profonde peut s'appliquer en maintes circonstances à la politique coloniale... En attendant, faites-moi amener ce négro.

Le noir se présenta sans crainte, ni embarras : on eût dit qu'il se sentait en pays de connaissance.

— Mais c'est le serviteur de la petite houri qui s'est envolée avec l'*Africain !* s'exclama le commandant Riffaut.

— Chouchane ! articula le géant en montrant sa dentition de requin.

— C'est bien ainsi qu'elle l'appelait, poursuivit l'officier supérieur.

Et Chouchane, identifié, déclara sans préambule :

— J'ai vu Sidi el Capitaine à Kara.

— Le capitaine Frisch ! s'écria le colonel.

Le nègre fit un signe affirmatif.

Puis, comme tous l'interrogeaient à la fois, le noir raconta son histoire avec volubilité.

Sa maîtresse lui avait dit :

« Tu m'attendras ici jusqu'à la prière du soir »; et il avait attendu fidèlement jusqu'à la nuit ; mais, ne la voyant pas revenir, il s'était emparé d'un cheval errant, tout harnaché, vivante épave de la lutte, et s'était lancé au galop, dans la direction de l'Est, à la recherche de la fille du caïd bent Hellal.

A la lueur incertaine de l'aube naissante, Chouchane avait distingué, à faible distance devant lui, un petit groupe de Snoussïa filant à l'allure de gens fraîchement remontés : un des cavaliers s'était arrêté et avait mis pied à terre pour resangler son cheval; Chouchane en avait profité pour échanger sa monture à demi fourbue contre celle du traînard, à qui, d'un seul coup de son « derraya » — le terrible poignard à bracelet des Touareg — il avait tranché la gorge.

Le meurtre n'ayant pas eu de témoin, Chouchane s'était approprié la défroque du mort, ses « mest », ses bottes en filali, son « seroual », son ample culotte blanche, son burnous, et jusqu'à son chapeau pointu, véritable monument tissé en écorce de djerid; il lui avait enlevé aussi ses armes; et, se défilant avec soin, il avait, sans remords, suivi à la trace, jusqu'à midi, les compagnons de sa victime.

(*A suivre.*) CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

Au Pays de Gulliver

Le Monde Géant de Brobdingnag

Qui osera dire encore que notre vieille terre est une misérable petite planète qui ne nous réserve plus la moindre surprise? L'année dernière, un voyageur français découvrait au centre de l'Afrique un pachyderme de taille et de forme fantastiques, tenant le milieu entre le rhinocéros et l'éléphant, et capable de nager et de marcher au fond d'un lac comme un hippopotame.

Et voici que d'autres explorateurs nous révèlent l'existence d'un pays où la volaille prend les proportions d'une autruche, où les épis de maïs sont gros comme des colonnes, où le blé pousse si haut que les cultivateurs sont obligés de prendre les épis au lasso pour les amener à leur portée, et où les lièvres atteignent la proportion d'un fauve !

Ne me demandez pas à brûle-pourpoint dans quelle partie du monde se trouve cette région mystérieuse ! Je devrais vous confesser mon ignorance.

Tout ce que j'ai pu apprendre sur un sujet aussi sensationnel, c'est que l'expédition qui a découvert ce pays, que l'immortel auteur des *Voyages de Lemuel Gulliver* avait décrit sans le connaître, garde jalousement son secret.

Quand j'aurai précisé que les explorateurs en question sont des Américains, le lecteur n'aura pas besoin que j'ajoute que cette réserve cache une intention mercantile. Un Français, à leur place, se fût empressé de révéler sa découverte au monde, car on ne nous changera pas, et nous sommes une race éprise de gloire. Mais l'Américain, plus pratique, entend faire argent de tout.

Nous devons donc supposer, jusqu'à preuve du contraire, que ces explorateurs s'occupent actuellement de prendre possession légale de cette région merveilleuse. Quand leurs titres

de propriété seront bien en règle, vous les verrez faire dans la presse des deux mondes une réclame colossale.

On ne parlera plus que des animaux géants de ce pays extraordinaire, de ses fruits, dont un seul suffirait pour nourrir une famille pendant deux jours, de ses melons, dont deux ou trois suffiraient pour remplir un wagon de chemin de fer !

Alors, quand la curiosité du bon public sera surexcitée jusqu'au paroxysme, vous constaterez comment se comporteront les dits explorateurs, constitués désormais en syndicat commercial.

Les murs de nos villes se couvriront d'affiches alléchantes annonçant la constitution de trains ou de paquebots de plaisir, prêts à transporter curieux et touristes vers ce pays aux êtres et aux choses démesurés !

Naturellement, trains ou paquebots seront pris d'assaut, et je vous laisse à penser les affaires que feront nos malins explorateurs. Ce sera une véritable moisson d'or et de banknotes. Car vous pouvez m'en croire : le syndicat aura eu soin d'installer sur ses domaines des hôtels et restaurants qui lui appartiendront, et il est plus que certain que les prix et tarifs y seront aussi exagérément proportionnés que les vivantes curiosités du pays !

Ce n'est ni vous ni moi qui pourrons nous offrir la coûteuse fantaisie d'un pareil voyage, sauf si, d'ici l'inauguration, nous gagnons le gros lot et devenons millionnaires...

... Mais je me frotte les yeux, et m'aperçois que je viens de rêver tout éveillé ! Comme dirait un psychologue, je m'étais auto-suggestionné en contemplant les amusantes illustrations communiquées par un de nos aimables correspondants !

Et, prenant ces photographies si habilement truquées pour des instantanés véridiques et authentiques, j'étais parti en voyage vers le fabuleux pays ! Que l'indulgent lecteur me pardonne de l'avoir entraîné à ma suite !

CHRISTIAN BOREL.

LE MONDE GÉANT DE BROBDINGNAG

Dans ce pays de rêve on rencontre des troupeaux d'oies colossales que des hommes ont grand'peine à maintenir. ✦ Les enfants chevauchent des poissons gigantesques qu'ils tuent à coups de hache. ✦ Les épis de maïs ont des apparences de colonnes. ✦ Les lièvres atteignent les proportions d'un fauve. ✦ Enfin les cultivateurs attirent à eux les épis de blé au lasso. ✦ Et trois melons se casent difficilement sur un camion attelé de deux chevaux

L'ENVOUTEMENT CHEZ LES ARUNTAS

Tous les mauvais esprits sont convoqués, le mari tourne lentement autour de l'effigie qui symbolise pour lui l'épouse condamnée ; puis il brandit une lance de jet et avec un rugissement féroce il la plante dans le cœur de la statue.

UN PEUPLE QUI CHANTE TOUJOURS

La Mélomanie Finlandaise

Les Allemands chantent beaucoup, les Russes et les peuples scandinaves chantent la plupart du temps, mais en Finlande, on chante toujours, continuellement.

Du noble au paysan, on peut dire, sans crainte de se tromper, que tous les hommes forment des chœurs de voix mâles qui ne sont pas égalés au monde.

Et de la grande dame qui habite les villes jusqu'à la pauvre femme qui se bâtit elle-même sa demeure sur les confins de la Laponie, tout l'élément féminin, en Finlande, forme ce qu'on serait tenté d'appeler une vaste société chorale.

En Finlande, les fêtes de chant n'ont rien qui puisse se comparer à celles qui ont lieu dans quelque autre pays que ce soit.

C'est véritablement prodigieux.

Que penser, par exemple, de ces cinq mille chanteurs qui se réunissaient sur une des principales places publiques d'Helsingfors, pour y donner aubade au peintre finlandais Rosenfeld, alors qu'il venait de remporter le prix d'honneur dans une exposition nationale de beaux-arts?

Dans une autre petite ville perdue, tout auprès du cercle arctique, à Uléaborg, il n'est pas rare de voir jusqu'à deux mille enfants des écoles se réunir devant le principal hôtel de la ville et chanter pendant près d'une heure, pour divertir les voyageurs qui y sont descendus.

Ces chants sont le plus souvent empreints d'une tristesse typique, d'une mélancolie qui parle au cœur.

On y conte la solitude des terres glacées et la beauté sauvage des steppes couverts de neige.

Les Finlandais, très patriotes, ont un ardent amour pour leur hymne national, et l'on vous dira que les soldats — bien que commandés par des officiers russes — entonnent le chant national, non seulement quand ils sont en marche, mais encore lorsqu'une garde montante traverse les villes pour relever une garde descendante.

Malgré tous les efforts du gouvernement russe et les punitions sans nombre, on n'a pas pu faire disparaître cette coutume, ancrée dans les mœurs du pays.

Chaque fois que les Finlandais se trouvent réunis ensemble, ils chantent de même que s'ils se trouvent seuls.

La ménagère qui prépare le repas du mari et des enfants, le paysan qui laboure son champ, en été, ou qui parcourt, l'hiver, de longues distances, les « snow-shoes » aux pieds, les hommes qui gardent les troupeaux de rennes, tout ce monde-là chante.

Et lorsque le voyageur, égaré par les neiges, trouve un abri dans quelque poste éloigné, le soir, après le repas, leur tâche terminée, les servantes se réunissent autour de lui et chantent en chœur pour le divertir.

A l'époque, très rapprochée de nous encore, où l'un des premiers personnages politiques finlandais se vit exilé de son pays par le gouvernement russe, dix mille de ses compatriotes se réunirent à la gare, et, avant le départ du train, entonnèrent en chœur l'hymne national.

Le même fait se reproduisit — avec moins de choristes, naturellement — à chacune des stations intermédiaires sur le parcours desquelles le convoi venait à passer, et il en fut de même aussi jusqu'au port où le patriote finlandais devait s'embarquer pour l'Amérique.

N'est-ce pas là un fait curieux et qui vaut bien la peine d'être relaté? Ces chants continuels sont considérés par ceux qui étudient la vie en Finlande comme un des principaux facteurs de l'existence nationale de ses habitants.

Les effets produits par autant de musique dans l'âme de ce peuple se retrouvent aussi dans sa nature très émue et contribuent, on le comprend, à faire de tous les Finlandais une seule et grande famille, unique, peut-être, au monde.

S'il est vrai, ainsi que nous l'assure un refrain connu, que les Portugais soient toujours gais, on peut affirmer que les Finlandais sont un peuple qui chante sans cesse.

ALFRED DUCASSE.

Un Appel aux Mauvais Esprits

L'Envoûtement chez les Aruntas

Il y a un contraste étrange chez certains sauvages — et les Australiens sont de ceux-là — entre la bravoure, le mépris de la mort, dont ils font preuve entre eux chaque jour dans leurs combats, et leur lâcheté devant des êtres faibles ou des esprits. Les Aruntas, qui s'alignent souvent, le boomerang à la main, pour le seul plaisir de se mesurer, n'osent même pas évoquer le nom d'un parent ou d'un ami disparu. Et alors qu'ils ne redoutent pas l'ennemi qui attaque en face, ils recourent souvent à des pratiques de sorcellerie pour venir à bout d'un voisin, voire d'un parent ou d'une épouse. Ce serait un jeu pour eux de les tuer par surprise, mais, dans la suite, leur esprit les poursuivrait. Grâce à l'envoûtement, ils espèrent arriver aux mêmes fins tout en se mettant à l'abri d'une vengeance posthume.

Notre gravure représente l'envoûtement d'une épouse qui a osé se révolter contre les mauvais traitements du maître. Le guerrier a convoqué clandestinement tous ses amis. Les hommes seuls sont admis.

Dans un coin retiré du "bush" ou de la forêt on a débarrassé le sol de ses broussailles. Avec de la terre mouillée, l'époux courroucé a façonné grossièrement l'image de sa femme. Tout est prêt.

On entend à droite, à gauche, de tous côtés, le cri bizarre du "laughing jackass" (perroquet rieur). C'est le signal de ralliement des conspirateurs sinistres. Ils se sont peint sur tout le corps, avec un mélange d'huile et de chaux, des signes de mort. Tous se rangent autour de l'image de terre et le mari commence ses invocations et ses malédictions.

De temps à autre, les guerriers se relevant sur les genoux font entendre de longs sifflements, puis ils se tapissent de nouveau sur le sol, comme des fauves prêts à bondir.

Le mari tourne lentement autour de l'effigie qui symbolise pour lui l'épouse condamnée. Il a piqué dans le sol autour d'elle de petites nattes de crin attachées à des baguettes et empruntées généralement à la queue d'un cheval.

C'est fini, il a évoqué tous les mauvais esprits, son poing brandit maintenant une lance de jet. Avec un rugissement féroce, il la plante dans le cœur de la statue et tous les guerriers s'en vont, vite, vite, sans regarder derrière eux.

La malheureuse femme ainsi condamnée ne saurait vivre longtemps, car si les mauvais esprits l'oubliaient trop en ce bas monde, quelque assistant de la cérémonie, ou au besoin le mari lui-même, les aideraient un peu. Cela ne tire plus à conséquence puisque la sorcellerie s'en est mêlée.

Cyrille VALDI.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. Vive la France.

Au Mexique, pendant la campagne 1866-67, Jean Delorme, appelé Vif-Argent, capitaine d'un corps franc, livre une lutte acharnée aux matadors du Mexicain Perez. Enfin pris, celui-ci lui apprend qu'il a été l'assassin de son père, autrefois à Mexico, et qu'il a capturé alors sa jeune sœur devenue, forcément Mexicaine sous le nom de Hija Alferez (fille lieutenant), et à laquelle, le monstre, par un pouvoir suggestif, a fait commettre les pires méfaits.

Vif-Argent veut retrouver sa sœur. Mais voici sa colonne formée d'Azogueyos et d'Autrichiens sur le point d'être attaquée. Il va faire évader par un chemin secret les malades et blessés que conduit une religieuse, sœur Orsola.

CHAPITRE III

La bataille. — Cernés. — L'abîme. — Pluie de plomb. — On partira quand même. — Pris et bâillonnés! — Où Perez reparaît. — Merci, mère Orsola!

Les religieuses se multiplient. Et voici que les mules ont disparu dans les entrailles de la terre... puis ce sont les cacolets... puis les derniers blessés soutenus par les Indiens s'engagent dans le souterrain...

Le convoi est passé.

Siori supplie Vif-Argent :

« A votre tour, maître... hâtez-vous... les guerilleros vont paraître... »

Les Autrichiens sont toujours à leur poste, prêts au combat : ils n'ont pas bien compris ce qui se passe.

« A votre tour, messieurs, » ordonne Vif-Argent.

Les Kaiserlicks l'ont accepté pour leur chef : ils lui obéissent et tous ont disparu rapidement.

Vif-Argent est seul sur la route avec ses Azogueyos.

« Maître, maître ! crie encore Siori... vite, venez !... Il est trop tard !... »

Les guerilleros viennent de paraître et les balles commencent à siffler.

Certes, notre héros et ses hommes auraient encore le temps de se précipiter dans l'ouverture encore ouverte.

Mais il comprend qu'ils seraient vus... le secret du souterrain serait livré...

« Delorme ! » crie-t-il à pleins poumons.

Siori, obéissant, se jette contre un des piliers de pierre qui, sous une pression de sa main, s'abat et ferme hermétiquement le souterrain.

Et il revient prendre sa place auprès de Vif-Argent :

« Amis ! dit le capitaine, ils sont deux cents... Dix contre un ! Est-ce que cela vous fait peur?...

— Vive Vif-Argent ! » crient-ils d'une seule voix.

Reproduction et traduction réservées. Voir les numéros 779 à 802

Les guerilleros accourent... c'est la bataille !

Soudain, sur trois côtés, les deux bouts de la route et la forêt, les Mexicains apparaissent.

Le quatrième côté du carré est formé par le précipice, cette falaise presque à pic, formée d'un éboulement de roches d'où s'élancent, panaches rabougris, des touffes de plantes d'un vert glauque, dardant leurs piquants aussi durs, aussi tranchants que des poignards.

Rempart infranchissable qui met Vif-Argent et ses compagnons à la merci des guerilleros.

Et tout à coup Vif-Argent a la compréhension de l'imprudence qu'il a commise.

« Pouvais-je agir autrement ! demande-t-il dans un monologue muet et instantané.

« Est-ce qu'il n'était pas de mon devoir de sauver d'abord ces malheureux qui n'avaient d'espoir qu'en nous?

« Ah ! je sais bien... ces Autrichiens ! j'aurais pu les garder auprès de moi, nous aurions été un contre quatre.

« Mais non ! nous sommes des Français et à n'être pas généreux jusqu'à la sottise, nous serions indignes de nous-mêmes !

« Et si nous mourrons, que ce soit du moins en vrais Français, pour une bonne action... »

Ses amis, Mistoufle, Bec-Salé, tous sont groupés autour de lui, les yeux fixés sur son visage, attendant un signe...

Ils ont compris, eux aussi, qu'il faut mourir et ils sont prêts.

Les guerilleros avancent lentement, prudemment.

Car s'ils ne voient que les Colorados, ils croient encore qu'au tournant de la route, d'autres adversaires attendent un ordre pour intervenir.

Ces embusqués redoutent une embuscade.

Mais leur erreur est bien vite dissipée.

Ils ont contourné la route par la lisière de la forêt, et, sans comprendre comment s'est opéré ce miracle, ils constatent que soldats et blessés ont disparu... et une clameur furieuse de haine déçue s'échappe de leurs poitrines.

Mais la compensation est là.

Enfin, ils les tiennent, ces damnés Azogueyos, qui, depuis si longtemps, déjouent leurs trahisons et, s'ils affrontent la lutte, leur infligent de terribles leçons.

Ils les voient, debout, adossés au précipice, immobiles, résolus... ces vingt-cinq hommes qu'ils vont tuer, oh ! pas tout de suite ! Il faudra d'abord qu'ils expient leur vaillance.

Pourquoi se hâter de les attaquer? Une seule décharge aura raison de ce petit groupe qui semble un condamné, attaché au poteau d'exécution.

Vif-Argent, surpris de ce répit qu'on lui laisse, examine attentivement l'endroit où on veut le tuer, avec ses compagnons. Ses yeux étincellent : on devine l'effort énorme de son intelligence...

Mais rien, rien ! pas une issue, pas un coin où l'espoir puisse s'accrocher...

« Amis, dit-il d'une voix contenue, nous n'avons rien à faire qu'à nous ruer, tête baissée, sur l'un de ces groupes... il est impossible de percer ces murailles humaines... et pourtant il faut... il faut que nous passions.

— On passera ou on ne passera pas, murmure Mistoufle. L'important, c'est d'essayer... »

Tout à coup Vif-Argent s'écrie :

« Si fait, il existe peut-être un moyen... imitez-moi ! »

Il vient tout à coup de songer au précipice dont la falaise forme la quatrième face du carré. Il se souvient de cette baranca où pour la première fois il s'est trouvé face à face avec la Hija Alferez... descendre ou plutôt se laisser rouler dans un gouffre, après tout, il y a des chances de ne se point briser en autant de morceaux qu'on le craignait.

Il bondit sur la crête des roches qui met à ce côté du chemin comme une suite de créneaux...

Les autres, sans une seconde d'hésitation, l'ont suivi...

Ils se sont accrochés aux aspérités de la pierre... ils sont en haut... et dominent la vallée dont les sépare une muraille presque à pic, ponctuée, nous l'avons dit, de bouquets de broussailles ou de saillies de roches.

Tenter la descente, c'est folie...

Ils la tenteront.

« Dégringolons, camarades, » crie Vif-Argent.

A quoi Mistoufle répond de sa voix gouailleuse :

« La tête en bas ! Numérotons nos morceaux !... »

Vif-Argent a sauté le premier... ayant avisé une racine énorme d'eucalyptus qui s'est frayé un passage à travers le roc...

La Bombe le suit de près...

Un coup de feu... un seul...

Et le pauvre La Bombe, frappé en plein crâne, lâche le frêle appui auquel il s'était accroché.... et son corps tombe, roule, les bras et les jambes se disloquent comme les membres d'un pantin désarticulé...

Et immédiatement après ce coup de feu, qui fut dirigé par l'infaillible coup d'œil d'un de ces admirables tireurs que sont les Mexicains, voici qu'une salve éclate .. enveloppant les Azogueyos d'une rafale de plomb qui s'écrase à un demi-mètre au-dessous d'eux, sans en toucher un seul cependant, comme si l'ennemi voulait seulement leur tracer une limite infranchissable...

Vif-Argent s'est redressé et il a aperçu, à la distance de cent mètres, peut-être, les guerilleros postés sur une saillie de roches d'où ils prennent en écharpe le point sur lequel nos héros se sont aventurés.

C'est-à-dire que décidément toute tentative d'évasion est impossible... Vif-Argent ne peut pas, ne veut pas les vouer à cette mort stupide d'être canardés un à un sans même pouvoir essayer de se défendre :

« En haut ! crie-t-il d'une voix de stentor. Et battons-nous ! »

En vérité, trois seulement avaient commencé la descente, lui, le chef, ce malheureux La Bombe et Mistoufle.

Les autres étaient encore sur la crête, cherchant quelque aspérité à laquelle ils pussent s'attacher.

D'un bond, Vif-Argent est auprès d'eux.

« Par là, dit-il, c'est la mort bête !... On ne tire pas des Français au vol comme des pigeons... en avant et fonçons ! »

Oh ! ceci leur plaît beaucoup mieux !

Tout à l'heure, ils obéissaient, mais sans entrain... Tandis que maintenant...

Le cercle s'est resserré...

Les carabines sont braquées sur eux...

D'un élan, nos vingt-quatre héros se ruent sur le groupe le plus proche.

Une décharge vient les arrêter... quelques-uns tombent...

Mais Vif-Argent, Mistoufle, sont debout.

Bec-Salé souffle dans son cuivre avec un acharnement rageur...

Ils sont encore vingt qui se jettent sur l'ennemi, à la baïonnette...

Siori fait un vertigineux moulinet avec son machete.

Ils ont réussi à engager le corps à corps...

Le combat est furieux : Vif-Argent est entré comme un boulet de canon dans les rangs qui se sont refermés sur lui... sa tête fine et intelligente, que la colère ennoblit encore, domine les assaillants qui s'acharnent après lui...

Mistoufle a passé à travers les jambes des Mexicains et l'a rejoint... il frappe, il gratte, il mord... Bec-Salé assomme à coups de clairon, Lenflé à coups de crosse...

Soudain une voix s'est élevée, aiguë, glapissante...

« Prenez-les vivants ! »

Et la masse des combattants s'est resserrée autour d'eux, comme une mâchoire géante... ils se sentent étouffés, paralysés...

Des cordes s'abattent sur eux qui immobilisent leurs bras, leurs jambes, qui les enserrent et les étranglent.

DIX-HUIT ROMANS POUR 1 FRANC 50

Les dix-huit romans ci-dessous réunis en un volume broché de 576 pages sont envoyés franco contre la somme de 1 fr. 50 adressée en timbres ou mandat-poste au Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

ROMANS COMPOSANT LE VOLUME

Enterrée Vivante ! par J. Lermina.
Le Secret du Glacier, par G. Le Faure.
Rocabol le Bandit, par W. Cobb.
Se Tuera-t-il? par Berthol-Graivil.
Monsieur... Rien ! par L. Boussenard.
La Tête ensorcelée, par R. Thévenin.
Les Batteurs de Brousse, par C. Doyle.
Le Masque Rouge, par G. Le Faure.
Vendetta de Musolino, par M. Delines.
La Mort qui court, par Lermina.
Le Diable du Shah, par Paul d'Ivoi.
Exploits du C^e Kettle, par C. Hyne.
La Rançon du Crime, par Leturque.
Nx Exploits de Kettle, par C. Hyne.
Le Pilote Fantôme, par R. Thévenin.
Dern Exploits de Kettle, par C. Hyne.
Les Ruses de Barneff, par N. Topffer.
Le Pape Sanglant, par M. Delines.

Mais encore ils s'écrient, ils narguent et insultent leurs bourreaux...

« Qu'on les bâillonne ! » crie la voix.

L'ordre est exécuté, avec une brutalité sauvage.

C'est d'herbes sèches et de terre qu'on leur emplit la bouche sur laquelle s'écrase une bande d'étoffe.

Les coups pleuvent sur eux, férocement, revanche de lâches contre les courageux, rançon de la peur qu'ils ont inspirée !

Cependant ils ne tombent pas.

On les entraîne, on les force presque à courir avec leurs jambes entravées. Encore on les voit faire effort pour se redresser et porter haut la tête...

Tout à coup Vif-Argent tressaille.

Porté sur les épaules d'une sorte de géant, il voit un être horrible, au cou tordu, amputé d'un bras, amputé d'une jambe qui le menace de son moignon, tandis que de sa bouche édentée sort cette voix dure et sèche qu'il avait cru reconnaître...

« Vif-Argent tu es pris ! Tu es mon prisonnier ! Ah ! combien de fois je vais te faire mourir avant de te tuer ! »

Ce monstre, c'est Bartolomeo Perez que le torrent a rejeté sur la rive, brisé, écrasé, mais encore vivant... vivant pour le crime et pour la vengeance !...

Vif-Argent fait un suprême effort pour briser ses liens...

Il ne peut y parvenir, mais en ses yeux se concentre tout ce qu'il peut y avoir en lui de haine et de mépris... et son regard le lance à la face du misérable qui s'agite... et ricane !...

A ce moment, dans le lointain, retentit un bruit sourd, dont l'écho se prolonge, répercuté par les roches...

Vif-Argent a entendu... et il a compris :

C'est mère Orsola qui, de Saltillo, lui annonce que son dévouement n'a pas été inutile... le convoi est sauvé...

Et sous le bâillon qui lui écrase les lèvres, Vif-Argent a un sourire de bonheur.

« Merci, mère Orsola ! »

CHAPITRE IV

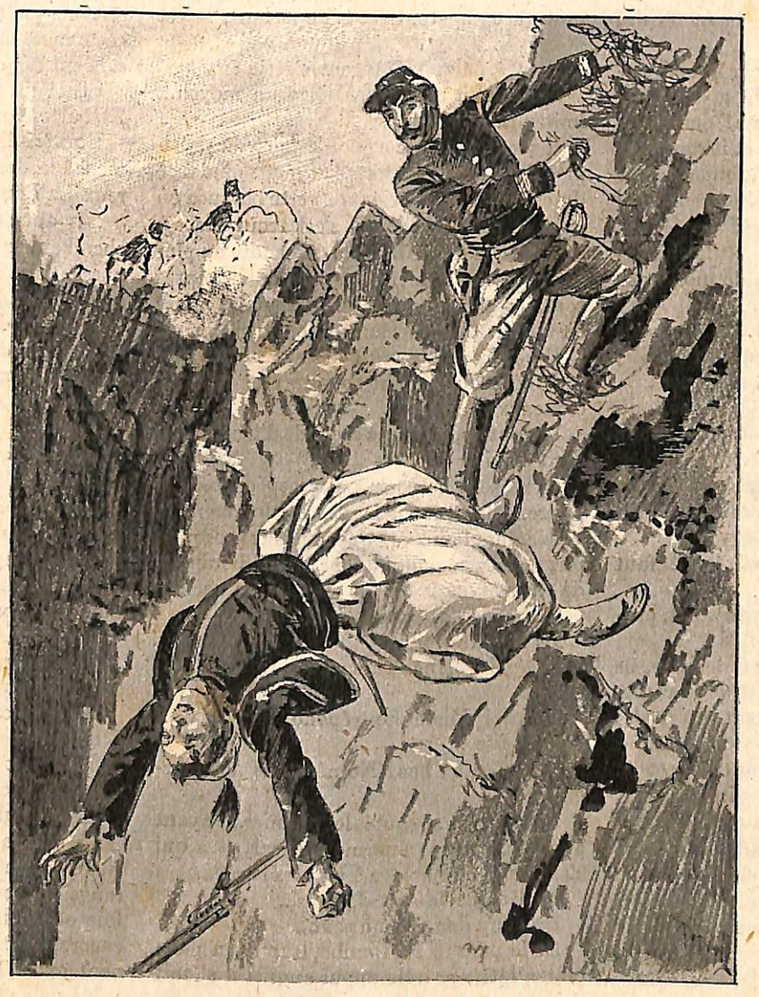
Prisonniers. — Le cadavre pendu. — La cible vivante ! — Tant qu'il y a de la vie... — Pas de suicide ! — Une heure de sommeil. — Les voix de la terre. — Les idées de Carbajal. — Titubal et Cristoforo. — Ce n'était pas un rêve ! — Qui a terme ne doit rien.

Vif-Argent est prisonnier...

Après quatre jours et quatre nuits de marche à travers les sites les plus sauvages qu'il ait jamais traversés, brutalisé, frappé, souffrant surtout de voir ses braves compagnons soumis à ces traitements odieux, le jeune homme cherche surtout à ne pas défaillir.

Ce qu'il redoute, c'est de donner à ces brutes la joie de le voir se courber, plier sous la fatigue et la douleur...

On les a débarrassés de leurs bâillons, on a jeté devant eux des détritus de nourriture, on a doublé leurs liens avec des cruautés voulues, de façon à ce qu'ils soient le plus douloureux possible.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Frappé en plein crâne, La Bombe lâche le frêle appui auquel il s'était accroché... et son corps tombe, roule... (P. 371, col. 2.)

La nuit, pendant le bivouac, on les a jetés pêle-mêle les uns sur les autres, avec défense absolue de prononcer une seule parole. Des sentinelles, si nombreuses que chacun d'eux est épié par deux hommes, le fusil chargé, qu'ils braquent à tout instant sur les malheureux...

Avec une hideuse lâcheté, ils les frappent pour rien, pour la satisfaction de leur faire du mal, pour leur arracher un gémissement.

Et leur fureur s'accroît de l'insensibilité apparente de ces héros dont le stoïcisme ne faiblit pas, et qui se tordent silencieusement dans leurs liens, sans un râle.

Le brave Marius a deux balles dans la tête : nul ne l'a pansé et, la seconde nuit, c'est le transport au cerveau...

Il a fermé les yeux, éblouis par les fulgurations qui éclatent sous son crâne. Un instant, dans une évocation délirante, il revoit son pays, la Cannebière étincelante sous le beau soleil du midi de France, Endoume où il est né, la taverne où autrefois la mère Lantelme lui servait de si succulente bouillabaisse...

Puis, comme un rideau tombe sur tout cela, rouge comme du sang... une épouvantable douleur crispe ses méninges...

Il ne crie pas... les dents serrées, tous les muscles raidis en un dernier effort de volonté, il se tait... et il meurt...

Et ces sauvages pendent le cadavre à un arbre...

Les autres regardent et se taisent.

Chacun sait que son tour va venir : le plus jeune de tous, un ouvrier de France que l'amour des aventures a entraîné au Mexique, est pris tout à coup de convulsions épileptiques...

Il se tord, l'écume aux lèvres, la tension de ses muscles est telle qu'il a brisé une partie de ses liens et ses bras s'agitent en des gestes de menace, de défi... mais on dirait qu'il y a une consigne que tous veulent respecter... pas un cri ne s'échappe de ses lèvres...

Les guerilleros rient beaucoup de ces tortures intimes qui le secouent comme une macabre marionnette...

Puis, à la fin, il les agace...

On l'attache par un pied... et on le hisse la tête en bas à une maîtresse branche... il se tord, ne veut pas mourir, ne veut pas crier...

On tire sur lui comme sur une cible... dans un dernier spasme, il meurt enfin !

La face de Bec-Salé est devenue effroyable, on dirait que toute sa vieille peau s'est racornie pour se coller plus étroitement à l'ossature de son crâne...

Une tête de mort, mais de mort vivant...

Au fond de leurs orbites, les yeux sur lesquels jamais plus ne s'abaissent les paupières, ont un regard de feu, de feu noir, mais qui effraie...

Un de ses bourreaux a levé la main pour le souffleter... et la main est retombée sans oser le toucher...

Vif-Argent est tenu à part de ses hommes, à quelques mètres.

Quatre guerilleros se relaient auprès de lui, de vieux routiers qui ont la haine vivace et sur qui on peut compter.

Des ordres ont été donnés : on le connaît ce capitaine maudit, qui mérite si bien son surnom.

Que de fois déjà ils ont cru le tenir ! Il

semblait qu'on n'eût plus que la main à avancer pour le saisir, tout à coup, il disparaissait pour reparaître un peu plus loin et changer en nouvelle défaite le succès déjà escompté.

Il semble que, pareil au vif-argent, il glisse, roule, s'insinue dans les passages les plus étroits, infatigable, inarrêtable...

Mais aujourd'hui la besogne est faite et bien faite.

On sent qu'un maître a pris les dispositions nécessaires.

De deux heures en deux heures, sa garde est changée par moitié, et ces hommes s'espionnent entre eux.

S'il parle, on doit le bâillonner à nouveau ! S'il essaie un mouvement, un coup de crosse, au besoin le piquer de la pointe du poignard, et à tout instant, on vérifie, brutalement l'état de ses liens, on resserre fortement les nœuds, on donne un tour aux cordes qui lui étreignent les chevilles, les poignets...

Et on l'insulte...

Lui, livide comme un cadavre, les regards fixes, subit tout : pas un tressaillement dans ses muscles, pas une contraction sur son visage...

Cette impassibilité même les inquiète et les aides de ses bourreaux redoublent de surveillance...

Pourquoi ne pas le tuer tout de suite, puisqu'il est impuissant, incapable de se défendre, d'esquisser un geste et puisque, appelât-il à l'aide, nul ne pourrait accourir à sa voix...

C'est ce que Vif-Argent se demande anxieusement.

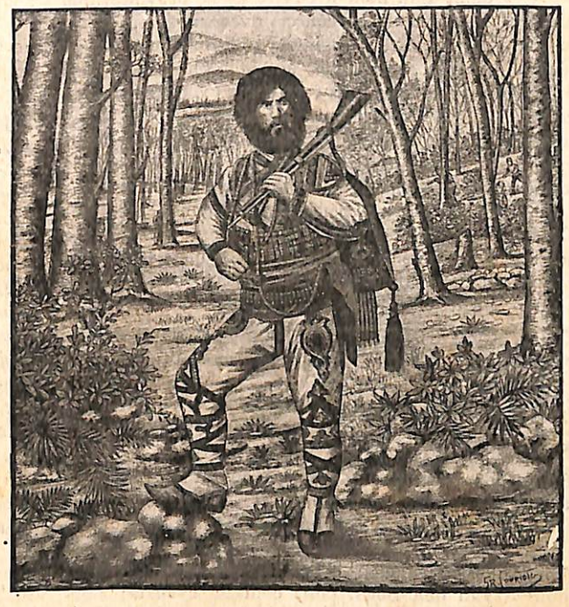
Car, pas un instant, son esprit n'a perdu sa lucidité.

(*A suivre.*) LOUIS BOUSSENARD.

DANS LA CAMPAGNE DE SMYRNE

Le brigand Tcharkidjali est ressuscité

LE *Journal des Voyages* a raconté les exploits du bon brigand Tcharkidjali dans la province de Smyrne. Il rançonnait les agents du gouvernement turc et les percepteurs d'impôts; avec le produit de ses expéditions audacieuses, il venait en aide aux pauvres gens, et particulièrement aux paysans du vilayet d'Aïdin, qui était son pays de prédilection.



Le brigand Tcharkidjali, la terreur du vali.

On avait dû mettre, enfin, tout un corps d'armée en campagne, pour tenter de capturer Tcharkidjali, qui ne se laissait pas prendre et continuait à « rosser », comme cela se passe aux guignols, les soldats et les gendarmes du gouvernement. En dernier espoir, on essaya de susciter les trahisons contre Tcharkidjali, par la promesse d'une prime magnifique que l'on accorderait à celui qui l'aurait tué.

Or, un jour, un paysan vint trouver le vali de Smyrne et lui dit :

« Seigneur, j'ai tué le brigand Tcharkidjali; vous trouverez son cadavre dans un puits sans eau, où je l'ai déposé, près d'Aïdin. »

Le vali, joyeux, feignit la défiance.

« Comment pourrais-tu prouver, dit-il au paysan, que ce cadavre est bien l'infâme dépouille de l'abominable brigand Tcharkidjali?

— Seigneur, dit le paysan au vali, le bandit Tcharkidjali portait des signes sur le corps. Il avait trois loupes de chair sur le ventre et une épaisse touffe de poils entre les omoplates.

— C'est bien ! Je réfléchirai, dit le vali. Reviens demain. Et si tu as dit la vérité, si tu as vraiment tué Tcharkidjali, tu recevras tout l'or qui a été promis pour la punition de ce monstre. »

Le vali estima que le meilleur moyen de contrôler les affirmations du paysan était de s'adresser à la femme du brigand. Il envoya vers elle un de ses plus fins émissaires.

Celui-ci arriva dans la petite maison où demeurait la femme de Tcharkidjali, et il trouva tout en larmes l'épouse pacifique du chef de brigands.

« Qu'avez-vous donc? lui dit l'émissaire du vali. Vous pleurez? Quel malheur Allah a-t-il permis que les diables vous envoyassent, pauvre femme?

— Quoi ! vous ignorez la grande et lugubre nouvelle? dit la femme, en versant des fleuves de larmes. On a tué Tcharkidjali ! Lui qui était si bon pour les pauvres paysans !

— Mais, dit l'émissaire, êtes-vous bien certaine de ce que vous affirmez? Avez-vous vu

Voir le nº 754 (2e série).

Dans l'intérieur de l'Alaska

Les Animaux Migrateurs

LES CARIBOUS EN VOYAGE

Ce curieux instantané nous fait assister au défilé d'une de ces vastes bandes de caribous qui, périodiquement, émigrent à travers le Nord de l'Amérique, à la recherche de nouveaux pâturages. C'est par centaines de mille que ces animaux, proches parents du renne de Scandinavie, entreprennent de lointains voyages, dont l'itinéraire se chiffre par milliers de kilomètres. Ils traversent les fleuves les plus larges et les plus rapides à la nage, et, dans un ordre parfait les mâles adultes forment une haie serrée en amont de la bande pour protéger les femelles et les jeunes contre la force du courant. V. F.

le cadavre? Avez-vous reconnu votre mari?

— Hélas! reprit la femme toujours plus inondée de pleurs. Je n'ai pas osé faire retirer le cadavre du puits d'Aïclin, car je crains les soldats et les gendarmes du vali. Mais je suis sûre que c'est Tcharkidjali. La tête et les bras ont été coupés. Mais il portait trois loupes de chair sur le ventre et une épaisse touffe de poils dans le dos, entre les omoplates. Hou! hou! hou! »

L'émissaire du vali sortit de la petite maison, sans prendre la peine de dissimuler sa joie. Et il se hâta, pour raconter au vali le succès de sa mission.

Le vali fit retirer du puits le cadavre dont on avait parlé. On reconnut sur le corps les signes avoués par la femme même. Et, lorsque le paysan se présenta chez le vali, on lui remit un sac plein d'éblouissantes pièces d'or.

De plus, et aussitôt, le vali fit savoir à Constantinople qu'il avait vaincu et tué l'invincible Tcharkidjali. Ce fut exactement le 18 novembre dernier, que le glorieux vali, par une lettre lyrique, communiqua aux autorités centrales la fameuse et presque incroyable nouvelle.

Or, huit jours après, on apprenait, dans toute la province de Smyrne que Tcharkidjali avait attaqué et battu les troupes régulières et qu'il s'était emparé de sommes importantes appartenant au vali. Les uns furent consternés et les autres éclatèrent de rire. Et l'on apprit soudain, d'un bout à l'autre de la province, que Tcharkidjali, de concert avec sa emme et un paysan, avait imaginé la fable de sa mort, pour tirer du vali ridicule une jolie somme. Il avait imaginé les signes « extérieurs », devinant que l'on interrogerait sa femme.

Mais, tandis que Tcharkidjali recommençait le cours prodigieux de ses exploits, le vali, ne voulant pas avoir le dernier mot et croyant éviter la risée générale, commanda aux ulémas d'expliquer au peuple que le diable, avec la permission d'Allah, avait rappelé à la vie le brigand, pour punir les paysans de leur complicité avec lui!

ROBERT DUNIER.

UNE PHALANGE DE HÉROS

Le Passé des hardis conquérants de l'air

L'aviation est une science, qui nécessite des études toutes spéciales ainsi que la connaissance de la marche des vents et des courants.

Ce raisonnement, juste en lui-même, s'appuie, du reste, sur ce fait que beaucoup des victimes de l'aviation n'ont dû leur mort qu'à leur folle témérité et à un manque d'études peut-être.

Mais les morts que nous déplorons n'ont pas toujours été des inexpérimentés ou des téméraires.

D'autres aussi sont tombés victimes de l'accident imprévu autant que stupide qui anéantit l'homme auquel l'avenir, la fortune, la gloire semblaient sourire.

Il ne serait donc pas juste de dire que les disparus étaient victimes de leur imprudence ou de leur incapacité.

Aujourd'hui où l'aviation est encore dans l'enfance, malgré les perfectionnements qui se révèlent tous les jours, à côté de la folie de la vitesse — semblable à celle qu'on rencontre avec l'automobile — il y a également celle du record.

Établir un record, battre un record, tout est là, et l'aviation s'éloigne de son côté praticable, utilisable, tel que l'étudient les officiers et certains aviateurs, pour ne plus devenir qu'un sport.

Cependant il faut bien reconnaître que les fervents du vol aérien, si l'on considère leurs antécédents, ne remplissent que bien peu les conditions nécessaires à une science toute de mécanique.

Si nous consultons la liste des aviateurs, nous n'y relevons guère que deux noms d'ingénieurs, ceux de Blériot et de Sommer.

Le fait est assez curieux à noter.

Les mécaniciens sont plus nombreux, et parmi les plus connus nous citerons Védrines, qui a su s'attirer les faveurs du public par ses allures bon enfant, Legagneux et Pavlhan.

Ici encore, on peut dire qu'étant « du métier », les mécaniciens ont, certes, des droits incontestés à l'aviation.

Mais si l'on continue à parcourir cette même liste, on y trouve les professions les plus variées, qui ne concordent guère avec la science aéronautique.

Nous remarquerons, tout d'abord, que des hommes réputés pour leurs qualités sportives, dès le début de l'aviation, en ont fait par sport et comme un sport.

Nommons, au hasard, Farman et Morane, deux anciens champion d'automobile; Oleslœgers, ancien champion de motocyclette; Van den Born, jadis coureur cycliste; Martinet, autrefois joueur de football du Racing; Chavez aussi, le héros de la traversée des Alpes qui, bien qu'homme du monde, fut aussi un des meilleurs coureurs à pied.

On voit que les sports, athlétiques ou autres, sont bien représentés.

Nous venons de parler d'hommes du monde en citant Chavez. Ceux-ci ne se comptent plus : Santos-Dumont, Latham, Tabuteau, Laboucière, Lindpaintner et tant d'autres.

Comment en sont-ils venus à préférer aux mièvreries des salons, aux papotages sans rime ni raison, dénués de toute utilité, les dangers qu'offre l'aviation?

C'est là chose assez bizarre et digne d'éloge, car, avec les ressources dont ils disposent, ils sont à même de donner un essor aux idées nouvelles de ceux qui, sans argent, ne pourraient arriver à exécuter les projets nés de leur cerveau.

Certains même, comme Santos-Dumont, par exemple, grâce à d'habiles études et sans diplômes des écoles pourtant, sont devenus des ingénieurs émérites, dans la partie du moins qui les intéresse, l'aviation.

Trois noms encore retiennent notre attention : Poillot, qui fut assez connu comme journaliste, Delagrange, mort aujourd'hui, artiste très remarqué et fin sculpteur, et Roland Garros, qui sans l'aviation serait, en ce moment, au Conservatoire, un des plus brillants élèves-compositeurs.

Les deux frères Wright, Wilbur et Orville, eux non plus, n'étaient pas ingénieurs, mais avec la louable persévérance qu'ils mirent à étudier les mystères de l'aviation, ils ont pu acquérir la science qui leur faisait défaut, et c'est bien en partie grâce à leurs efforts que la locomotion aérienne a sorti de l'obscurité ceux qui, actuellement, s'élancent vaillamment à la conquête de l'air.

Qu'on y parvienne tout à fait un jour, il n'y a pas à en douter, car le génie humain a, depuis une centaine d'années, fait des progrès incalculables et qui, réellement, dépassent l'imagination.

CORNIL BART.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

Pour assurer la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien, le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon qui lui est remis à Paris. Mais on avait compté sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'Etat.

Le général est accompagné de sa fille Sika, d'un jeune savant, Marcel Tibérade, et de la cousine de celui-ci, Emmie. Les voici à Bassorah. Emmie, qui jusqu'ici a employé toutes les ruses pour soustraire à l'agent de renseignements le vêtement renfermant les instructions du Mikado, a eu l'idée de couper les jambes du fameux pantalon et d'en faire des brassards. Le pantalon devenu simple caleçon sera porté par Tibérade. Et à Midoulet elle donne un faux pantalon que l'agent soumet à des réactifs pour surprendre les secrets qu'il espère y découvrir.

Chapitre XI

LE CROISEUR ANGLAIS

Eh bien! nous voici définitivement débarrassés de M. Midoulet?

— Ah! Il nous a rendu le pantalon... numéro deux dans un état lamentable... rongé par les acides... C'était là une occasion unique.

— Dont vous avez profité.

— Et tandis qu'il restait à Bassorah, nous descendions jusqu'à Karta, où nous attendait le joli steamer de commerce qui nous emporte, à raison de dix-huit nœuds, sur les houles grises du golfe Persique. »

Ces répliques s'échangeaient entre Tibérade et le général, étendus dans des chaises à bascule, sur le pont d'un vapeur de mille à douze cents tonneaux, à la corne duquel flottait le pavillon japonais.

Auprès d'eux, Sika et Emmie, installées de façon tout aussi confortable, écoutaient en souriant.

« Et nous allons? interrogea la petite Parisienne.

— A Tamatave, ma chère enfant, répliqua le Japonais d'un ton affectueux, qu'il avait toujours maintenant en s'adressant à celle qui avait sauvé et Sika et le pantalon mystérieux.

— Et une fois à Tamatave, à Madagascar, que ferons-nous?

— Nous attendrons de nouveaux ordres. Vous le savez, nous reçûmes les derniers à Bassorah. Ils nous parviendront tout aussi bien à Tamatave. »

Il y eut un silence. La chaleur était accablante, et sous le soleil, dardant des rayons perpendiculaires, la mer prenait une teinte plombée. Le steam venait de dépasser l'île d'Ormuz et s'engageait dans le détroit du même nom, reliant le golfe Persique à la mer d'Oman et à l'océan Indien.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 802.

Les côtes, arabique à l'Ouest, hindoue à l'Est, se profilaient au loin comme des brouillards légers. Soudain, le commandant du bord s'approcha des passagers.

« Qu'y a-t-il, monsieur Asaki? »

La question du général était justifiée par l'air soucieux de l'officier.

« Une inquiétude, général.

— Provenant?

— Du point noir que vous distinguez à l'arrière.

— Qu'est-ce?

— La lunette me l'a appris. C'est un croiseur de guerre anglais.

— Nous n'avons rien à démêler avec les navires de cette nation. »

Le commandant gonfla ses joues, secoua la tête et enfin, comme prenant son parti :

« Il manœuvre comme s'il voulait nous rejoindre.

— Nous rejoindre? Qui vous fait croire cela?

— L'observation de ses mouvements. Voilà une heure que je le guette. Il est sorti de la passe située entre Ormuz et la terre comme d'une embuscade et s'est lancé dans notre sillage. Tenez, en ce moment même, il force les feux, et sa marche est sensiblement supérieure à la nôtre. »

La quiétude des voyageurs avait disparu.

Ils n'avaient aucune idée des intentions de ce croiseur, dont la marche avait attiré l'attention du capitaine Asaki; mais, dans leur situation, tout ce qui ne s'expliquait pas devait inspirer la défiance.

Au surplus, le but du navire de guerre se précisa bientôt.

La mer d'Oman s'était élargie; ses rives n'étaient plus perceptibles. Le croiseur se couronna de fumée, se rapprocha rapidement, grâce à sa marche supérieure, et d'un coup de canon à blanc, intima au steam japonais l'ordre de stopper.

Résister apparaissait impossible. Fuir, impossible également.

Il fallut se résigner à obéir.

Un quart d'heure plus tard, un canot accostait le bâtiment de commerce. Un lieutenant de vaisseau montait sur le pont et, saluant les passagers avec cette raideur correcte des Anglais :

« Général Uko? prononça-t-il.

— C'est moi, répliqua l'interpellé.

— Bien. En ce cas, vos compagnons sont sans doute M. Marcel Tibérade, et ces misses doivent porter les noms de miss Sika et de miss Emmie.

— Cela est exact. Mais à quoi tend cet interrogatoire?

— A éviter toute erreur.

— Pour...

— Pour transférer à bord du *Dunlovan*, croiseur protégé de première classe, vos personnes et vos bagages. »

Tous sursautèrent.

« Quel motif?... »

L'officier anglais marqua un geste d'ignorance.

« Je ne sais pas. Mon commandant m'a donné un ordre; je l'exécute. »

Uko avait pâli.

« Mais moi, monsieur, qui ne suis pas le subordonné de *votre* commandant, je ne me déplacerai que sur explications suffisantes. »

Sans rien perdre de sa politesse, l'interlocuteur du général répliqua :

« Ne croyez pas cela.

— Comment? Que je ne croie pas!...

— La force est de notre côté. Nous serions désolés d'y avoir recours; mais nous n'hésiterions pas. Les ordres de l'amirauté sont précis. Il *faut* que vous passiez sur le *Dunlovan*. »

Le ton de l'officier était sans réplique. Les voyageurs comprirent que, dût-il couler le bâtiment japonais, le commandant du croiseur britannique n'admettrait aucune résistance.

Et Tibérade traduisit l'impression de tous lorsqu'il murmura :

« Hors d'état de lutter, on se soumet, général. Après tout, vous avez le pantalon si maltraité par Midoulet. C'est à lui que l'on en veut sûrement... Eh bien! l'agent français n'a rien découvert; les Anglais ne seront pas plus heureux. »

L'ironie enclose en ces mots apaisa le Japonais. Un sourire plissa sa face safranée, et il déclara avec calme :

« Monsieur l'officier, mes amis et moi sommes prêts à vous suivre. »

Sur ce, passagers et bagages passèrent du pont du steam dans la chaloupe anglaise. Le lieutenant de vaisseau allait les y rejoindre, quand M. Asaki l'arrêta.

« Et moi, suis-je libre de poursuivre ma route?

— Oui, monsieur, à la condition qu'elle vous entraîne dans une direction perpendiculaire à la marche du *Dunlovan*.

— Quelle sera cette direction?

— Vous le verrez d'autant mieux que vous vous souviendrez que le *Dunlovan* porte 8 canons de 350 millimètres, dont les projectiles sont extrêmement dangereux pour les navires tels que le vôtre. »

Et raide, gourmé, le lieutenant descendit dans sa chaloupe, laissant M. Asaki, furieux (on connaît l'âme japonaise alors qu'elle est contrariée) et furieux exceptionnellement, car il lui apparaissait indispensable de dissimuler son mécontentement.

Une surprise se peint tout à coup sur le visage des voyageurs.

Dans la chaloupe, à l'avant, séparée d'eux par les rameurs, ils discernent une jeune femme, brune au point que l'on croirait sa chevelure teinte, et ayant sous cette couronne foncée un teint éblouissant.

Qui est-elle? Que fait-elle là?

Question insoluble, car nul ne se soucie d'interroger l'équipage anglais. Officiers, marins, sont des geôliers; les passagers du *Dunlovan* se sentent des captifs.

Mais la chaloupe file rapidement, sous l'impulsion de ses huit rameurs.

Elle s'éloigne du steamer japonais, progresse vers le croiseur d'Angleterre.

Elle l'atteint bientôt. Par l'échelle du bordage, tous se hissent vers la coupée. Ils sautent sur le pont et là, ils s'immobilisent, médusés.

Ployé en accent circonflexe, le chapeau à la main, Midoulet est devant eux.

L'agent qu'ils croyaient bien loin leur fait l'effet d'une apparition fantastique.

Il s'en aperçoit. Un rire silencieux distend ses lèvres minces. Et, avec une politesse affectée, il susurre :

« Vous vous étonnez de me retrouver ici?

— On s'étonnerait à moins, riposte le général, retrouvant la voix.

— Défaut de réflexion, permettez-moi de vous le dire.

— Je ne saisis pas le sens de cette observation. »

Midoulet s'incline derechef.

« Je désire vous éclairer. Sans cela rien ne m'eût été plus facile que de dissimuler ma présence à bord du *Dunlovan*. »

Il menace du doigt la mutine Emmie, qui vient de murmurer à l'oreille de Sika :

« Il est assommant, ce monsieur! »

Puis, d'un ton doctoral :

« Le pantalon que vous convoyez ne porte aucune trace de message...

— Eh bien, alors? » gronde Tibérade, exaspéré par la ténacité de l'agent du Service des renseignements français.

Celui-ci le regarde fixement :

« Monsieur Tibérade, je pense que vous ne tenez pas plus qu'autrefois à devenir traître à votre pays. »

Et comme le jeune homme rougit légèrement, songeant qu'à cette heure il porte sous son pantalon de voyage un caleçon de drap gris fer, fragment du vêtement qui a été dissimulé à Midoulet, l'agent poursuit :

« Donc, vous rendrez hommage à mon raisonnement... patriotique. Je me suis dit : la signification de l'objet, ne résidant pas en lui-même, doit ressortir du caractère de la personne à qui il sera remis. Il n'est pas un message; il est donc un signal. »

Tibérade courba le chef, frappé par la probabilité de l'interprétation de son interlocuteur.

Le geste plut à ce dernier, car il continua d'un ton bon enfant :

« Ceci entré dans mon esprit, assuré d'autre part que S. E. le Général Uko ne me permettrait pas de jouir de sa compagnie, au moins de bon gré, j'ai pris mes petites dispositions. »

Avec l'abandon du joueur, certain de posséder l'atout, il explique :

« Les voici. J'ai câblé à Paris. Paris a transmis à Londres, demandant le concours du *Dunlovan*, en station à Ormuz. Une pinasse (!) à vapeur vint me chercher à Bassorah même. Si bien que vous étiez encore en caravane pour atteindre la mer, alors que moi je vous précédais et venais attendre votre passage au détroit d'Ormuz. »

Uko, Sika, Emmie, écoutaient, la rage peinte sur le visage. Ils comprenaient que, cette fois, l'agent était victorieux.

Toutefois, le général comprima son courroux et avec une pointe de raillerie :

« Si j'ai bien pénétré le sens de vos paroles, monsieur Midoulet, vous vous proposez de m'accompagner là où j'allais, avec

l'intention de voir à quelle personne je remettrai le vêtement que vous avez si vilainement dégradé?

— Vous avez pénétré le fond même de ma pensée, général.

— Seulement, pour m'accompagner, il faut que j'y consente.

— Oh! votre consentement n'est pas nécessaire. Il me suffit que le commandant du *Dunlovan* soit disposé à mettre le cap sur l'endroit désigné.

— Vous ne le connaissez pas, et vous auriez tort de compter sur moi pour vous le désigner.

— Inutile, général.

— Cependant, il me paraît audacieux de vouloir marcher dans une direction que l'on ignore.

— C'est très exact, seulement je n'ignore pas. »

Un oh! stupéfait jaillit des lèvres de tous les assistants.

« Vous n'ignorez pas? répéta le Japonais.

— Et je vous le prouve, général. Actuellement, le *Dunlovan* a repris sa marche, son hélice se tord sous les eaux, le poussant vers... »

« Vers?... interrogea Uko d'une voix frémissante.

— Vers la côte est de Madagascar, et, pour être plus précis, vers le port de Tamatave. »

La foudre tombant aux pieds des voyageurs ne les aurait pas bouleversés davantage que cette affirmation du policier.

Car il disait vrai. C'était à Tamatave, où des instructions nouvelles leur parviendraient, que le général et ses compagnons devaient être transportés par le vapeur japonais dont on les avait séparés si inopinément.

Nier? A quoi bon! L'accent de Midoulet démontrait qu'il tenait ses renseignements de bonne source. Aussi, sans s'inquiéter de l'aveu tacite contenu dans sa question, le Japonais prononça :

« Comment savez-vous cela? »

L'interpellé eut un sourire radieux :

« Décidément, général, je conçois la confiance de votre empereur en votre personne... Vous savez abattre le jeu avec rondeur. Je vais donc satisfaire votre curiosité. »

Et, arrêtant un quartier-maître qui, à quelques pas, semblait surveiller les mouvements des causeurs :

« Jasper, dit-il, mon vieux garçon, voulez-vous être assez aimable pour avertir mistress Honeymoon que je l'attends ici?

— Mistress Honeymoon? redit le marin du ton d'un homme auquel on parlerait iroquois.

— Eh! oui, la passagère qui occupe la cabine du lieutenant en second. »

La face du quartier-maître s'illumina : « Ah! bien! All right! Le mousse. Je ne savais pas son nom de lady. »

Et à grands pas, il se dirigea vers une écoutille.

Tibérade et ses amis s'entre-regardèrent. L'exclamation du marin les jetait en face d'un nouveau mystère :

« Le mousse! avait dit cet homme, je ne savais pas son nom de lady. »

Un mousse, une lady, en une seule personne. Que signifiait cet imbroglio?

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

« Tenez, dit le commandant, en ce moment le croiseur force ses feux et sa marche est sensiblement supérieure à la nôtre. » (P. 375, col. 1.)

Ma foi, Uko allait solliciter un éclaircissement. Midoulet le prévint.

« Un peu de patience, général, tout s'expliquera à votre entière satisfaction... »

Et, avec un rire ironique :

« Je dis : satisfaction, en ce qui touche votre désir d'élucider le problème, car, pour autre chose, je n'oserais rien affirmer de semblable. »

A ce moment même, la jeune femme, remarquée naguère par les voyageurs dans la chaloupe qui les amenait au *Dunlovan*, parut.

Elle s'avançait, gracieuse, minaudière et charmante, préoccupée d'apparence uniquement d'attirer les regards louangeurs à sa gentillesse.

Qu'est-ce que cette personne mignonne et mignarde pouvait avoir de commun avec un mousse grossier?

Elle vint se planter auprès de Midoulet, et d'une voix douce, aux inflexions enfantines, soulignées par un délicieux et léger accent anglais :

« Je suis venue, puisque vous aimez cela. Quelle est la matière?

— Une présentation, mistress.

— En vérité, et contre qui cette présentation?

— Contre le général Uko, miss Sika, sa chère fille, et leurs amis miss Emmie et Marcel Tibérade, esquire. »

La jeune femme adressa un sourire aimable à chacun des passagers, et de sa petite voix chantante :

« Oh! je connais beaucoup, déjà? mais vous n'avez pas la remembrance de nos rencontres.

« Nous vous avons rencontrée déjà? » clamèrent-ils avec ahurissement.

Elle allait répondre. Midoulet s'interposa :

« Non, pas ainsi. Nous n'en sortirions jamais. »

Et, prenant l'inconnue par la main :

« Mistress Honeymoon, veuve du commodore Jack Honeymoon, décédé de la fièvre jaune sur les côtes brésiliennes, et qui a voulu remplacer son mari au service de l'Angleterre...

— Comme commodore! plaisanta Emmie.

— Plus modestement, mademoiselle, mistress Honeymoon s'est contentée d'un engagement de mousse à bord du steamer où vous vous trouviez ce matin.

— Mousse sur un navire japonais?

— Elle parle et entend le japonais à ravir, ce qui lui a permis d'apprendre, général, que vous voguiez vers Tamatave, où vous attendrez les instructions de votre gouvernement. »

Et tous demeurant bouche bée, hébétés par cette espionne subitement révélée, la charmante brune minauda :

« On vous conduira religieusement dans Tamatave, car master Midoulet désire beaucoup, et moi également, je puis le dire, connaître le destinataire de... »

Elle parut chercher le mot, puis avec des mines scandalisées :

« La bouche d'une lady ne saurait prononcer le nom de ce vêtement inconvenable... Mais comprenez, je prie... je souhaite découvrir le destinataire de l'*inexpressible*. »

Et, laissant les interlocuteurs abasourdis, elle s'éloigna de l'allure compliquée et exquise d'une jolie femme, uniquement soucieuse de mettre en lumière les dons de charme dont la nature l'a si généreusement gratifiée.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

NOTRE GRAND CONCOURS Bon 1

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.